



La Noble erreur : la structure aristotélicienne dans trois romans de formation

Masako Kato

► To cite this version:

Masako Kato. La Noble erreur : la structure aristotélicienne dans trois romans de formation. Litté-
ratures. 2009. dumas-00444387

HAL Id: dumas-00444387

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00444387>

Submitted on 6 Jan 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Noble erreur:
la structure aristotélicienne
dans trois romans de formation

Masako KATO
M II UFR des Lettres et Arts
Université Stendhal Grenoble III

Septembre 2009
Sous la direction de Mme Florence GOYET

Mes remerciement sincères à Mme Florence Goyet

SOMMAIRE

<u>Introduction</u>	p4
I. <u>Les Composantes de la nature humaine</u>	p13
A) Genus (Naissance).....	p15
B) Fortuna (Fortune).....	p23
C) Sexus (Genre).....	p27
D) Educatio et Disciplina (Éducation et Formation).....	p35
II. <u>La Chaleur de jeunesse</u>	p48
A) Projection des prédispositions par le désir.....	p49
B) Force de l’imagination.....	p54
C) Autre aspect de la chaleur de jeunesse : question d’affectus (l’excès de passion).....	p61
D) La Limite de natura, nécessité de l’éducation.....	p66
<u>Conclusion</u>	p82
<u>Bibliographie</u>	p87
<u>Annexe : présentation des romans</u>	p93

Introduction :

A l'aube du XVIII^{ème} siècle, on distingue plusieurs tendances du roman. La palette est large : elle va du roman d'aventure anglais (tel *Robinson Crusoë* (1719) de Daniel Defoe ou *Les voyages de Gulliver* (1726) de Swift) au roman par lettres (*Lettres persanes* (1721) de Montesquieu, *Lettres philosophiques* (1734) de Voltaire), en passant par le roman réaliste social, le roman à tendance philosophique, et le roman ironique fondé sur un effet de mise à distance qui dénonce l'illusion romanesque (Rousseau *La nouvelle Héloïse* (1761) et Diderot *Jaques le Fataliste* (1773)). Les textes auxquels nous nous intéresserons plus particulièrement relèvent, eux, d'un sous-genre qui symbolise le siècle des Lumières : le roman de formation, qui devient un genre véritablement européen après la naissance du *Bildungsroman* allemand. Au coeur de ce sous-genre, on trouve la notion complexe de *Bildungsroman* : le mot *Bildung* est dérivé du substantif allemand *das Bild*, qui désigne l'image, la forme, et du verbe *bilden*, qui signifie former, façonner, développer et par extension, cultiver. La notion de *Bildung* se traduit généralement par les termes de formation, d'élaboration, et par extension, de culture. Dans ce concept de *Bildung*, on trouve deux sens : le but de devenir une forme et le moyen de former. En effet, dans le cadre de la pédagogie, le mot *Bildung* signifie la formation « qui vise (...) à développer des dons innés en intégrant les notions d'apprentissage, de maîtrise et d'ouverture au monde »¹. C'est bien ce sens qui est essentiel dans le terme de *Bildungsroman* et son thème est la formation de l'individu à la fois selon des dispositions innées et l'influence extérieure. Le *Bildungsroman* et sa forme française, le roman de formation, décrivent les différentes étapes de la jeunesse à la maturité, visent à montrer comment l'homme peut développer les potentialités qui

¹ Florence Bancaud, *Le roman de formation au XIII^e siècle en Europe*(1998) éd. Nathan p.33

sont en lui par l'éducation et la formation au sens plus large bref, par la culture.

Dans l'objectif et la structure de ce genre littéraire, nous pouvons nous apercevoir de l'influence de l'époque des Lumières : les philosophes des Lumières s'intéressent essentiellement à l'éducation des jeunes citoyens par l'exercice de leurs « facultés naturelles »² : « l'homme n'est d'abord qu'un embryon et doit se développer et se perfectionner pour devenir un homme »³, et c'est la culture qui permet à l'homme de devenir une forme. Dans ce concept de l'éducation, on recherche l'harmonie entre la nature et la culture : celle-ci est nécessaire à l'homme pour être complet.

Cependant, dans la deuxième moitié de ce siècle, avec Rousseau, apparaît une autre tendance : l'opposition de ces deux termes, nature et culture : pour Rousseau, la nature est « le fondement de toute éducation saine et authentique »⁴. Il considère que c'est la nature qui forme les hommes et que c'est le fondement en soi. Au XIX^{ème} siècle, cette conception se renforcera et caractérisera, par exemple le Romantisme, et le roman de formation de cette période-là. Par conséquent, nous trouvons dans le roman de formation, deux thèmes différents et presque opposés durant ces deux siècles : l'harmonie entre la nature et la culture, et l'éducation naturelle hors de la culture. Dans le premier cas, l'accent est mis sur la complémentarité : la raison est éduquée par les exercices et l'éducation – par la culture; tandis que dans le second, l'accent est mis sur la passion qui est seulement gênée ou entravée par l'éducation.

Toutefois, au début du XIX^{ème} siècle, Jane Austen montre la nécessité et l'importance de l'harmonie entre la nature et la culture en s'appuyant sur la théorie aristotélicienne, et dans ses oeuvres, elle souligne l'importance des vertus qui se situent

² *Ibid.*p10

³ *Ibid.*p 33

⁴ *Ibid.*p95

dans le juste milieu de la passion et de la raison. Il nous semble alors particulièrement intéressant de l'étudier avec d'autres auteurs de son époque par la théorie d'Aristote.

En effet, au début du XVIIIème siècle, la théorie classique était encore centrale pour l'éducation des jeunes. Le sujet essentiel dans cette théorie était notamment la formation de la personnalité par l'éducation morale. Les Anciens considéraient que l'éducation, et surtout l'éducation morale, étaient indispensables pour que l'homme devienne un homme complet. La théorie d'Aristote, qui avait une très grande importance pour eux, insistait sur l'influence réciproque entre la *natura* et l'éducation. Dans sa théorie, Aristote souligne en effet que sans éducation, il n'y a personne qui puisse devenir un homme complet; et que sans *natura*, l'éducation n'a pas de sens. Son but de l'éducation était donc la formation de la *natura* par l'éducation et il définissait le parcours de l'évolution de l'éducation : *natura, ars, habitus*. Pour mieux comprendre cette pensée aristotélicienne, on va comparer l'*êthos* des animaux et celui des hommes chez Aristote.

Dans sa théorie, Aristote décrit que l'*êthos* est d'abord un caractère naturel. Chez les animaux c'est un caractère d'espèce : « l'aigle est par nature jaloux et vorace »⁵, « la biche est prudente »⁶ et « les loups et les serpents sont insidieux »⁷ et une telle caractéristique ne change jamais chez les animaux. En revanche, chez les hommes, Aristote explique qu'il n'y a pas d'*êthos* caractéristique de l'espèce humaine comme les animaux, mais « des différences individuelles importantes qui viennent de la nature »⁸,

⁵ Solange Vernières *Éthique et politique chez Aristote*, Puf, 1995, p68

⁶ *Ibid.*p66

⁷ *Ibid.*p66

⁸ *Ibid.*p70

c'est-à-dire une *natura* - ou dispositions innées - différente pour chacun. L'autre différence essentielle est la possibilité de la transformation de l'*êthos* par l'éducation - la *natura* peut être transformée en *habitus* par l'*ars*. Aristote dit que l'homme est « la seule espèce qui peut recevoir l'éventail de toutes les qualités éthiques et cette tâche ne peut être accomplie que par l'éducation »⁹. Aristote pense que les hommes ne restent pas au niveau de la simple nature, mais qu'ils sont toujours formés par l'éducation. C'est pourquoi la théorie d'Aristote nous semble si intéressante pour l'étude des romans de formation : dans leur romans, les auteurs décrivent toujours le changement et le développement de la personnalité des protagonistes, et dans ce parcours de l'évolution de la personnalité, nous allons voir que nous découvrirons toujours les trois étapes définies par Aristote (la *natura*, l'*ars* et l'*habitus*) et à la fin du texte, nous découvrirons que les héros parviennent à la maturité grâce aux expériences fécondes et que c'est l'éducation qui a permis l'achèvement de leur personnalité. La convergence entre les deux (théorie et romans) s'est donc imposée à nous lors de l'analyse. Par ailleurs, Aristote était un penseur essentiel pour l'éducation jusqu'au XVIIIème siècle.

L'analyse des romans de formation par Aristote nous a donc semblé une méthode intéressante et très utile. Or cette approche n'a à notre connaissance pas été encore utilisée dans la recherche sur les romans de formation. Dans la recherche sur ce genre littéraire, les chercheurs se sont intéressés déjà particulièrement à la nature humaine et à la question entre la nature et la culture. Mais ils ne semblent pas être remontés à la théorie d'Aristote. Il est vrai qu'ils ont utilisé les théories philosophiques, par exemple, celle d'Hegel et celle de Rousseau et parfois la théorie classique, mais pas encore le

⁹ *Ibid.*,p70

travail comparatif avec la théorie d'Aristote. Personnellement au contraire, je m'intéresse surtout à l'analyse des romans de formation à la lumière de sa théorie. Car Aristote montre l'importance et la nécessité de la nature aussi fortement que de celles de la culture et son travail me semble compléter la présentation habituelle. Par exemple, étudier la théorie d'Aristote permet de mettre en perspective la pensée de Rousseau. Rousseau a mis au premier rang l'aspect positif de la nature (au sens de *natura*). Il considérait que c'était la nature qui forme les hommes. Chez Aristote, nous pouvons également trouver une telle idée dans la définition du caractère de la jeunesse. Aristote distingue la vie humaine en trois moments comme le cas de *natura* : la jeunesse, la maturité, la vieillesse. Mais pour lui, seule la maturité est véritablement un homme complet. Parce que à ce moment-là que l'homme peut harmoniser la passion et la raison et aussi la nature et la culture. Cependant Aristote apprécie le caractère de jeunesse et il le travaille le plus parmi les trois âges. Car c'est là qu'il apparaît le plus la force et la valeur de *natura* sans être entravée par la culture ou par la règle de la société. Au moment de la jeunesse, la passion fonctionne comme un moteur qui pousse vers le but, vers l'idéal. Les jeunes choisissent le lieu ou la carrière pour épanouir ce qu'ils possèdent dès la naissance. C'est le rôle du désir et c'est dans le désir que leurs dispositions innées sont visibles. Les jeunes progressent ainsi suivant leur désir sans craindre l'échec et leur courage leur permet alors d'avancer vers leur idéal. C'est pour cette raison qu'Aristote apprécie le caractère des jeunes qui sont courageux et optimistes. Mais à la fin de la jeunesse, ils sont confrontés à l'obstacle qu'ils ne peuvent jamais surmonter seulement avec la force de *natura* et ils apprennent la nécessité de raison et d'accepter l'exigence de la société pour trouver leur place dans la société. Mais ce qu'Aristote souligne ici est le moyen de trouver le juste milieu entre ce que la *natura*

désire et ce que la société exige: il ne s'agit pas d'abandonner la *natura* ni le désir. Le but de la théorie d'Aristote est de trouver et montrer la manière de bien vivre dans la société. A la maturité, son intérêt ne reste pas seulement le sujet de l'éducation et celui du caractère: il y montre le moyen de trouver chacun sa place dans la société en respectant la *natura* mais aussi l'exigence de la société. En étudiant sa théorie, nous trouvons ainsi les deux sujets essentiels dans les romans de formation : la force et la valeur de la *natura* et l'importance de l'harmonie entre la nature et la culture.

En somme, les sujets de la théorie d'Aristote et ceux des romans de formation sont parallèles et la théorie d'Aristote nous permet de trouver des enjeux qui sont mises dans les romans de formation.

Dans notre travail, nous allons donc analyser les romans de formation du point de vue de la théorie d'Aristote afin de mettre au jour une nouvelle structure. Plus précisément nous chercherons à étudier ces trois étapes de la formation humaine définie par Aristote : *natura*, *ars*, *habitus* dans les romans de formation. Pour cette recherche, il paraît intéressant de comparer trois romans, écrits à la fin de XVIIIème siècle et au début de XIXème siècle en Europe : *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1796) de Goethe, *Sense and Sensibility* (1811) de Jane Austen, et *Le Rouge et le Noir* (1830) de Stendhal.

Austen s'appuie sur la théorie d'Aristote pour décrire l'éducation morale des jeunes héroïnes : « lorsque la romancière parle de bonheur, c'est d'un point de vue aristotélicien. Gilbert Ryle voit dans l'aristotélisme de Jane Austen la clef du tempérament moral de ses romans »¹⁰. Elle tente de montrer la nécessité et l'importance

¹⁰ Alasdair Macintyre, *Après la vertu*, Puf, 1997, p232 (Ch.16, Des vertus à la vertu et après la

de réformer et de développer les dispositions innées par l'éducation. Elle décrit les héroïnes incomplètes au début pour faire apparaître la valeur des expériences et de l'éducation durant leur formation, en arrière-plan, transparait la nécessité de l'harmonie entre passion et raison au sens aristotélicien.

En ce qui concerne Goethe, il est clair qu'il s'intéressait à la forme de la nature et au développement de la nature, incluant la nature humaine : dans l'article « *Goethe ou le classique allemand* »¹¹, E.Curtius écrit que Goethe s'est consacré à la métamorphose des plantes et que cette idée de métamorphose est centrale dans son oeuvre. On la retrouve également dans son approche de la personne humaine. Par ailleurs, Curtius affirme que le concept de la métamorphose de la nature pour Goethe était « en un sens aristotélicien »¹². On tâchera donc de l'analyser un peu plus précisément.

Quant à Stendhal, contrairement à Goethe et Austen, on souligne souvent l'influence sur lui de l'époque romantique et le *Rouge et le Noir* montre en effet l'opposition entre la nature et la culture, caractérisait le romantisme.

Cependant, la force de *natura* est au coeur de la théorie aristotélicienne, dans sa définition de la caractéristique de la jeunesse. Parce que c'est la *natura* qui est le fondement de l'individu et la partie la plus noble en soi. Et c'est dans la jeunesse que nous découvrons le plus, la force de *natura* sous la forme de passion. Nous trouvons ici des ressemblances entre les romans de Goethe et d'Austen et celui de Stendhal : les trois

vertu)

¹¹ « Goethe ou le classique allemand » rédigé par Ernst Robert Curtius, (c'est un article, recueilli dans *La Nouvelle Revue Française Hommage à Goethe*, Nrf, 1991)

¹² *Ibid.*p16

protagonistes agissent suivant leur désir en croyant que c'est là qu'ils peuvent trouver leur finalité et leur bonheur. A ce moment, les auteurs décrivent l'aspect positif et la valeur de la passion issue de la jeunesse : le courage, l'espoir, la confiance en soi qui leur permettent d'avancer vers le but. Mais en même temps, les auteurs trouvent là une occasion de transmettre une leçon d'éthique : la nécessité de la raison et de l'éducation pour que la *natura* parvienne à l'*habitus*.

En nous penchant particulièrement sur la *natura* et sur la jeunesse des protagonistes dans ces trois romans de formation, notre recherche s'organisera en deux temps : dans un premier temps, nous analyserons les fondements de la nature humaine en nous appuyant sur la théorie aristotélicienne, en particulier telle qu'elle est développée par Martin du Cygne (1619-1669). Aristote étudie profondément et largement le caractère dans ses oeuvres comme il a écrit dans la *Rhétorique*. Mais son travail est très large et difficile à utiliser directement, surtout pour moi qui ne suis pas philosophe de formation. Cependant j'ai eu la chance de pouvoir m'appuyer pour comprendre la pensée d'Aristote sur deux auteurs qui donnent une présentation plus claire et plus simple (et plus systématique) de cette théorie: Quintilien et Martin du Cygne. Pendant les deux années de mon Master, j'ai en effet suivi le séminaire de l'équipe de recherche R.A.RE (Rhétorique de l'Antiquité à la Révolution), à laquelle j'étais rattachée. Connaissant mon sujet de recherche, Francis Goyet, directeur de cette équipe, m'a proposé pour mon exposé dans ce séminaire un travail sur les *adjuncta* - les "caractéristiques de la personne" dans des discours de Tite-Live étudiés par l'équipe cette année-là. Il s'agissait d'étudier les présentations des protagonistes à la lumière des

théories exposées par Quintilien dans l'*Institution oratoire*¹³ et par Martin du Cygne dans l'*Explanatio rhetoricae*.¹⁴ Le travail de ce dernier surtout m'a été très utile. Car il a créé une liste des caractéristiques de la personne qui énumère dix éléments essentiels : 1. *Genus*, 2. *Natio, Patria* 3. *Sexus*, 4. *Aetas*, 5. *Educatio, Disciplina* 6. *Habitus corporis*, 7. *Fortuna, Conditio*, 8. *Natura animi*, 9. *Victus, studia*, 10. *Affectus*¹⁵. Après cet exposé, la lecture d'Aristote lui-même, et également de la critique Solange Vergnières m'est alors devenue plus facile. Surtout, lors de mon travail sur les romans de mon corpus, je me suis trouvée sensibilisée à cette approche classique de la construction des personnages, et il m'a semblé bien plus facile de repérer les éléments pour analyser le caractère des personnages dans les romans de formation.

Après cette étude de la construction de la *natura*, nous tâcherons ensuite d'analyser les étapes de la formation de la *natura* et la nécessité de l'*ars* pour parvenir à l'*habitus* en appliquant la théorie d'Aristote au moment de la jeunesse des protagonistes.

A la fin de notre étude, nous pourrions démontrer que dans ces trois romans, la théorie aristotélicienne a nettement influencé ces trois auteurs, et que la lecture d'Aristote permet d'élargir et d'approfondir la recherche des romans de formation de nos jours.

¹³ Quintilien, *Institutioin oratoire*, Garnier frères, 1954,p136(LivreV,10,34)

¹⁴ Martin Du Cygne, *Explanatio rhetoricae*,[plus tard : Fons eloquentiae], Cologne, veuve J. Widenfelt, 1670

¹⁵ *Ibid.* « ARTICULUS VIII *Adjuncta* caractéristiques »

PREMIER CHAPITRE

Les Composantes de la nature humaine

Quel est précisément le sens de l'expression « nature humaine »? Le mot « nature » a plusieurs significations, parmi lesquelles nous pouvons le prendre au sens de « prédisposition ». Ce terme peut se définir en contraste avec le concept de culture, au sens large de ce qui s'acquiert par l'apprentissage, car nous avons chacun une nature différente, des capacités innées qui ne sont jamais changeables.

Cependant, dans sa théorie, Aristote explique que si elle n'est jamais changeable, elle est cependant capable d'évoluer. L'individu peut perfectionner sa *natura* par le travail acharné, c'est-à-dire par l'*ars*. C'est en forgeant qu'on devient nous acquérons ainsi un *habitus*. Dans ce parcours de l'évolution de la *natura*, elle est toujours essentielle, parce qu'elle peut se développer mais reste toujours comme un fondement durant ce développement. Parmi ces études de *natura*, nous nous intéressons à une oeuvre écrite par Martin du Cygne : l'*Explanatio rhetoricae*, et plus particulièrement au chapitre VIII « *Adjuncta* (caractéristiques) ». Dans ce chapitre, Du Cygne crée une liste des caractéristiques de la personne en s'appuyant sur la théorie de Quintilien. Il énumère ces dix éléments : 1. *Genus*, 2. *Natio, Patria* 3. *Sexus*, 4. *Aetas*, 5. *Educatio, Disciplina* 6. *Habitus corporis*, 7. *Fortuna, Conditio*, 8. *Natura animi*, 9. *Victus, studia*, 10. *Affectus*¹⁶. Il a créé cette liste dans le but d'établir une sorte de fiche d'identité qui permet de passer en revue ce qui caractérise la personne. C'est-à-dire tout ce qui peut définir la *natura*. En nous appuyant sur cette liste, nous tenterons ici de rendre plus clair le concept de la *natura* décrite dans les trois romans de formation.

Pour cette étude, nous choisirons ces quatre caractéristiques dans la liste : *genus*,

¹⁶ Martin Du Cygne, *Explanatio rhetoricae*, [plus tard : *Fons eloquentiae*], Cologne, veuve J. Widenfelt, 1670, « ARTICULUS VIII *Adjuncta* caractéristiques »

fortuna, sexus, et educatio, car au début des romans que nous étudierons, ces quatre éléments personnels sont toujours apparus comme essentiels dans la description des personnages et il est clair que les auteurs les utilisent afin de caractériser les protagonistes.

A) Genus (Naissance)

Nous commencerons d'abord notre analyse par la caractéristique de *genus*, représentée dans *Sense and Sensibility*.

Le roman commence d'abord par la présentation de la famille Dashwood, qui jouissait « d'une large aisance »¹⁷ et avait vécu à Norland Park depuis de nombreuses générations. Non seulement cette famille possédait-elle une grande fortune, mais aussi avait-elle « l'estime et le respect de tout le voisinage »¹⁸. La famille de Dashwood était donc riche et également noble. Mr. Henry Dashwood, l'héritier naturel de ces domaines de Norland, est le père des deux jeunes héroïnes : Elinor et Marianne. En effet, dans l'*Explanatio rhetoricae*, Du Cygne évoque la ressemblance parmi les familles : « on croit généralement que les fils ressemblent à leur père et mère et à leurs ancêtres (...) et assez souvent par des causes secrètes, leurs moeurs bonnes ou mauvaises se ressentent du sang dont ils sont sortis »¹⁹. Nous pouvons nous en apercevoir en comparant les caractères des deux héroïnes avec ceux de leurs parents.

¹⁷ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009 ch1, p7

¹⁸ *Ibid.* p7

¹⁹ Martin Du Cygne, *Explanatio rhetoricae*, [plus tard : *Fons eloquentiae*], Cologne, veuve J. Widenfelt, 1670, « ARTICULUS VIII *Adjuncta* caractéristiques 1. GENUS Naissance »

A Norland, Mr. et Mrs. Dashwood soignent le dernier descendant de la famille Dashwood. Leur soin pour ce vieil homme n'est pas apporté « dans un but intéressé »²⁰ mais par « une bonté de coeur naturelle »²¹. Nous pouvons reconnaître l'héritage d'un tel caractère dans leurs enfants par la description de leur personnalité : « Elinor, sa fille aînée, (...) avait coeur excellent ; son tempérament était affectueux et ses sentiments profonds (...) Marianne (...) était généreuse, aimable »²². Ici nous retrouvons la ressemblance du caractère entre les parents et les enfants. C'est entre Marianne et sa mère que la ressemblance est la plus visible : Mrs. Dashwood « avait un sens si vif de l'honneur, une générosité si romantique »²³ et Austen ajoute l'imprudence dans son caractère. Et ses caractéristiques sont bien héritées par Marianne : « elle était sensée et perspicace, mais passionnée en toutes choses, incapable de modérer ni ses chagrins ni ses joies. Elle était généreuse, aimable (...) excepté prudente »²⁴. Non seulement Marianne a hérité les qualités de la mère, mais aussi ses défauts. En effet, Aristote analyse la naissance : « il y a bonne ou mauvaise récolte dans les générations humaines »²⁵. Et ce trait négatif de *genus* montre la caractéristique de *natura* : la matière brute qui n'est pas encore façonnée.

Cependant, non seulement l'auteur utilise la caractéristique de *genus* pour illustrer la ressemblance du caractère parmi les membres de la famille, mais aussi pour définir une des dispositions des personnages par le statut social de leurs parents. Dans

²⁰ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p7 (Ch.1)

²¹ *Ibid.* p7

²² *Ibid.* p10-11

²³ *Ibid.* p10

²⁴ *Ibid.* p11

²⁵ Aristote *Rhétorique* présentation et traduction par Pierre Chiron, GF Flammarion, 2007, p340 (L.II, Ch. 15, 1390 b 25-30)

Sense and Sensibility, au chapitre IV, Austen décrit Elinor qui trouve une difficulté de se marier avec Edward à cause de la différence de leur naissance : Elinor confie à Marianne : « je me tromperais bien si Edward ne se rend pas lui-même compte des difficultés qu’il rencontrera en voulant épouser une femme qui n’a ni une grande fortune ni une haute situation ». Parce qu’Edward « était le fils aîné d’un homme qui avait laissé une grosse fortune »²⁶. La richesse que son père lui a laissée et sa situation en tant que « fils aîné » lui donnent ici une caractéristique dans ses dispositions : la *conditio* (la condition sociale) liée à sa naissance et c’est là que nous retrouvons la force de la caractéristique de *genus*. D’ailleurs, non seulement cette caractéristique implique la richesse, mais aussi la noblesse. Cette idée est visible au travers de John Dashwood, le fils de Henry Dashwood. En effet, entre John et Henry, nous ne pouvons trouver aucune ressemblance de caractère : tandis que Henry Dashwood avait « une bonté de cœur naturelle » son fils a été qualifié que « [sa] sécheresse de cœur uni[ssait] à pas mal d’égoïsme »²⁷. Nous trouvons alors une opposition entre eux. Mais au contraire nous pouvons retrouver l’héritage de la noblesse issue de sa famille dans John Dashwood : il est décrit comme un jeune homme « posé »²⁸ et « digne »²⁹ et qu’« il [est] considéré, en général, comme un homme respectable »³⁰. Nous ne pouvons retrouver la qualité morale de son père envers John Dashwood, mais la qualité de sa famille est clairement apparue dans ce personnage. Dans la *Rhétorique*, Aristote souligne que la naissance est l’illustration des ancêtres et que l’expression *bien né* fait référence à la valeur de la

²⁶ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l’anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p19 (Ch.3)

²⁷ *Ibid.* p9 (Ch. 1)

²⁸ *Ibid.* p8

²⁹ *Ibid.* p8

³⁰ *Ibid.* p9

famille³¹. La caractéristique de *genus* peut donc considérer non seulement la ressemblance du caractère parmi les familles mais aussi et surtout l'héritage de la situation de la famille.

Dans le *Rouge et le Noir*, Stendhal souligne soigneusement la différence entre les personnages par leur naissance. Il précise toujours à quelle classe et à quelle profession appartiennent les personnages dans la société et définit les dispositions des personnages par leur naissance. Le privilège de la haute naissance est clair. Nous pouvons le constater d'abord dans la différence entre M. de Rênal, le maire de Verrières et M. Valenod, directeur du dépôt : celui-ci est décrit toujours comme un homme « ignoble »³² et « canaille »³³. En revanche, chez M. de Rênal, nous pouvons retrouver la noblesse et la politesse qui manquent à M. Valenod. Or au début du roman, Stendhal précise que l'origine de la famille de M. de Rênal est « espagnole, antique, et (...) établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV »³⁴, mais quant à la famille de Valenod, l'auteur fait allusion à sa naissance basse par son enfance pauvre : « le père de M. Valenod ne lui avait pas laissé six cents livres de rente. Il avait fallu passer pour lui de la pitié pour le mauvais habit vert-pomme que tout le monde lui avait connu dans sa jeunesse »³⁵. A travers la comparaison de la naissance de ces deux personnages, nous retrouvons ici la cause de la différence de leurs dispositions. Dans le dictionnaire *Littré*, le mot, "politesse" est défini comme « la culture intellectuelle et morale des sociétés »³⁶

³¹ Aristote *Rhétorique*, GF Flammarion, 2007, p339 (L.II, Ch. 15, 1390 b 14-25)

³² Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Folio classique, 2007, p211 (Ch. XXII, L.I)

³³ *Ibid.* p214

³⁴ *Ibid.*, p47 (Ch.I, L.I)

³⁵ *Ibid.* p215 (Ch. XXII, L.I)

³⁶ Le *Littré* (Le dictionnaire de Référence de la langue française), Garnier, 2007, p222

et Littré ajoute qu'« il se dit aussi de la culture individuelle »³⁷. La naissance implique même de la culture qu'ils acquièrent ultérieurement. Cette idée est davantage visible par l'impression de Julien envers le marquis de la Môle : « il remarqua bientôt que le marquis avait une politesse encore plus agréable à l'interlocuteur, que celle de l'évêque de Besançon lui-même »³⁸, pourtant « Julien était surtout étonné de l'extrême politesse de l'évêque »³⁹. Par ailleurs, le personnage qui relève du plus haut rang, peut non seulement avoir la culture mais également de nombreuses qualités de plus que les autres. Cette idée apparaît clairement lors de la description de Mathilde, la fille du marquis de la Mole. Elle possède tout grâce à sa naissance : « la fortune, la haute naissance, l'esprit, la beauté (...) tout avait été accumulé sur elle par les mains du hasard »⁴⁰. Ici Stendhal souligne de la puissance de la naissance et également celle de *natura*. Parce que la personne bien née peut avoir la noblesse et la culture, et elle peut avoir tout sans son propre effort grâce à sa naissance, tout dépend des « mains du hasard ». Cette caractéristique de *genus* montre bien celle de la *natura* qui est inégalement distribuée.

Dans *les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, la naissance est également utilisée pour illustrer un aspect des dispositions de Wilhelm, et cette première influe sur l'orientation de la vie de Wilhelm. Au chapitre XI (V.I), Goethe évoque le métier du père de Wilhelm : il est commerçant, faisant ainsi apparaître clairement le statut social du héros, appartenant à la bourgeoisie. A ce stade, en tenant compte de la théorie de Du Cygne, nous pouvons supposer que Wilhelm se trouvera dans la même carrière que son père, puisque sa *natura* le conduira au commerce. Au chapitre VIII

³⁷ *Ibid.*p222

³⁸ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*(1830), Folio classique, 2007, p337 (Ch.II, L.II)

³⁹ *Ibid.*p296 (Ch.XXIX, L.I)

⁴⁰ *Ibid.* p421-422(Ch.XI, L.II)

(V.I), comme nous pouvions le prévoir, ce jeune héros est destiné à une carrière commerciale et son père l'avait ainsi fait entrer au comptoir de son voisin. Mais c'est à ce moment-là que sa propre volonté apparaît. Wilhelm considérait alors le commerce comme il suit : « à cette époque, précisément, mon esprit ne repoussait qu'avec plus de violence tout ce que je tenais pour une occupation méprisable. C'est à la scène que j'entendais me consacrer tout entier, d'elle que je voulais tenir mon bonheur et mon contentement »⁴¹. Les volontés du père et du fils sont opposées. Wilhelm pense que sa vocation se trouve dans le théâtre. Un des noeuds du roman, on le sait, est dans la question de la naissance, telle qu'elle existait aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles : le père de Wilhelm est bourgeois, donc Wilhelm est bourgeois. Cette condition sociale ne change jamais. Il est impossible que Wilhelm devienne noble. Cependant, Wilhelm est attiré par la société noble dans laquelle il ne peut entrer. C'est la raison pour laquelle il choisit le théâtre. Parce que pour lui, le théâtre était le seul lieu qui lui permette de « faire valoir son rayonnement de façon tout aussi personnelle que dans les hautes classes »⁴². Au chapitre III (V.5), dans la lettre adressée à Werner, cette question apparaît nettement : « en Allemagne, le noble seul est en mesure d'acquérir une certaine formation générale et, si je puis dire, personnelle. Un bourgeois peut acquérir des mérites, et tout au plus cultiver son esprit; mais, quoi qu'il fasse, sa personnalité se perd entièrement » alors que le noble « peut posséder en plus, dans sa personne ou autour de sa personne- aptitudes, talent, richesse ». A la suite de sa lettre, il conclut qu'il est impossible que le bourgeois devienne comme un noble, parce que sa naissance le refuse.

En décrivant un jeune bourgeois qui est attiré par la haute société mais refusé

⁴¹ Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*(1796) trad.B.Briod, Paris, Gallimard, 1954 p63 (ch.8,V.I)

⁴² *Ibid.*p367 (ch.3, V.V)

à cause de sa naissance, Goethe montre alors comme les autres auteurs combien la naissance définit la limite de la *natura* de la personne. La qualité des dispositions semble dépendre exclusivement de la naissance. Mais dans cette problématique, nous pouvons trouver la nécessité de la théorie d'Aristote et Goethe l'utilise comme solution pour sauver et former le jeune bourgeois.

A la fin de la lettre, Goethe décrit Wilhelm qui trouve le moyen d'atteindre son but : Wilhelm « éprouve un entraînement irresistible vers ce développement harmonieux de [sa] nature »⁴³. Ici, Goethe montre la possibilité de former la nature par l'entraînement (*l'ars*). Son intention de former Wilhelm par *l'ars* est clairement indiquée par les vocabulaires utilisés dans ces passages : « exercer », « le besoin de cultiver », « évoluer » et « développer »⁴⁴. Et c'est seul moyen de le former en tenant compte de son vœu. Parce que sa nature ne change pas, mais il est possible de la transformer en seconde nature. Ils constituent les trois moments de la formation de nature qu'Aristote définit : *natura*, *ars*, *habitus*. Ici en utilisant la théorie aristotélicienne, Goethe vise comme fruit de l'exercice, la transformation de la *natura* de Wilhelm du médiocre au bien. Et c'est dans cette tentative de Goethe que nous retrouvons notre sujet essentiel : le développement de la *natura* par *l'ars* afin de parvenir à *l'habitus* et la recherche de ces trois formes aristotéliciennes dans les romans de formation.

En outre, dans le roman de Goethe, nous pouvons trouver encore une autre caractéristique de *genus* : l'héritage des capacités, visible entre son grand père et Wilhelm. Au chapitre XVII (V.I), Wilhelm rencontre un grand amateur des beaux-arts qui est intervenu à la vente de la collection de son grand père et cet homme ne cesse pas d'admirer ces objets d'art : il les qualifie d'abord comme « la fameuse collection »,

⁴³ *Ibid.* p367

⁴⁴ *Ibid.* ces quatre verbes sont utilisés dans le page 367.

ensuite comme « ce trésor » et enfin il conclut que son grand père « avait ramené des trésors que l'on ne pourrait plus acquérir aujourd'hui à aucun prix ». De plus, cet amateur d'art reconnaît le grand père de Wilhelm comme une personne qui « s'y connaissait en art ». Ici, nous pouvons découvrir une disposition de naissance pour notre héros : il n'a pas hérité des dispositions du domaine commercial de son père, mais celles d'art de son grand père. A la suite du dialogue entre cet amateur et Wilhelm, nous pouvons voir plus clairement son héritage du talent artistique : « vous étiez alors souvent autour de moi, petit garçon fort éveillé ; vous m'expliquez le sujet des tableaux et vous vous entendiez parfaitement à faire valoir le cabinet »⁴⁵. Ici, il est clair que la naissance lui donne une disposition dans sa *natura* et cela influe sur sa direction de la vie.

Jusqu'ici, nous avons pu affirmer que la naissance peut caractériser la personne et elle peut être une des composantes de la *natura*. Mais dans le *Rouge et le Noir*, le héros ne montre aucun héritage de son père. Leurs dispositions sont même opposées : le métier du père de Julien est d'être le charpentier. C'est un métier qui exige les capacités physiques plutôt qu'intellectuelles. Mais Stendhal souligne de Julien « sa taille mince, peu propre aux travaux de force »⁴⁶. Au contraire, il aime lire et il a une mémoire extraordinaire, à tel point qu'il peut mémoriser entièrement le *Nouveau Testament* en latin. En revanche, son père « ne savait pas lire lui-même »⁴⁷. Selon la théorie de Du Cygne, normalement, à l'enfance, il est possible de voir l'*educatio* dans les dispositions des enfants. C'est-à-dire, l'éducation par le père, qui est plus près de la nature. Parce

⁴⁵ *Ibid.* ch. 17(V.I), p107

⁴⁶ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*(1830), Folio classique, 2007, p62

⁴⁷ *Ibid.*p62

que c'est lui qui éduque son enfant et nous pouvons ainsi retrouver le trait du père à son enfant. Cependant dans le cas de Julien, nous ne pouvons trouver aucune caractéristique similaire entre lui et son père. Cependant ce rôle est joué par un autre personnage : dans son entourage, il y avait une personne qu'il admirait : le vieux chirurgien, cousin de son père.

A côté de cette caractéristique, il faut considérer une autre composante de *natura*. C'est la fortune, comprenant la bonne chance.

B) Fortuna (fortune)

Au livre II de la *Rhétorique*, Aristote décrit quatre éléments essentiels qui peuvent caractériser la *natura* d'une personne. Il s'agit des passions (pathè), dispositions (hexeis), âges et conditions de fortune. Celles-ci sont réparties dans les sous-catégories suivantes : la naissance, la richesse, le pouvoir, la bonne chance⁴⁸. La fortune est ainsi une des composantes de *natura*. Mais la fortune que Julien a reçue, n'était pas issue de ces trois premières, c'était la bonne fortune (la chance). Tout d'abord grâce à la rencontre avec le chirurgien. En effet, grâce à lui, ce jeune héros a pu apprendre « le latin et l'histoire » que normalement son statut social ne lui permettait pas d'apprendre : Julien avoue lui-même : « je n'ai jamais été au collège, j'étais trop pauvre; je n'ai jamais parlé à d'autres hommes que mon cousin le chirurgien-major, membre de la légion d'honneur »⁴⁹. Ensuite, la rencontre avec M. le curé Chélan était

⁴⁸ Aristote *Rhétorique Livre II*, présentation et traduction par Pierre Chiron, GF Flammarion, 2007, ch. 12, p.329

⁴⁹ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*(1830), Folio classique, 2007, Ch.6, L.I, p78

aussi pour lui une chance. Il lui a enseigné le latin et la théologie et donné l'occasion d'entrer dans la haute société. En effet, alors que M. de Rênal, maire de Verrières cherchait un précepteur pour ses enfants, il avait quelques doutes sur la moralité de Julien à cause du chirurgien, bonapartiste et libéral. « Aussi n'aurais-je jamais songé à mettre le fils du charpentier auprès de nos enfants »⁵⁰ avoue-il. A ce stade, sa naissance gênait son embauche. Mais la condition sociale du curé, lui donne de la confiance pour Julien. Après que M. Chélan lui a expliqué que « ce Sorel étudie la théologie depuis trois ans, avec le projet d'entrer au séminaire »⁵¹, M. de Rênal est persuadé qu' « il n'est donc pas libéral, et il est latiniste »⁵². Ainsi Julien réussit-il à entrer chez M. de Rênal comme précepteur.

Quant à Wilhelm, sa fortune était plus matérielle : il s'agit du théâtre de marionnettes que sa mère lui a offert pour Noël dans son enfance. C'était la première occasion pour lui de le rencontrer et lui a ouvert la voie au théâtre. Ensuite, la bibliothèque de son grand-père relève également de sa fortune, car petit Wilhelm y découvre « la *Scène allemande* et divers opéras italiens avec livret en allemand »⁵³. Ici, il est clair que Goethe utilise ces deux événements, le théâtre et la découverte des pièces pour structurer la *natura* de Wilhelm. Il écrit dans le roman : « tout ce qui nous advient laisse des traces, tout concourt, sans que l'on s'en doute, à notre formation »⁵⁴. Goethe montre ici habilement l'importance et la caractéristique de *fortuna*. Les marionnettes et les pièces que Wilhelm a rencontrées par hasard dans son enfance, deviennent

⁵⁰ *Ibid.* ch.3, L.I, p57

⁵¹ *Ibid.* ch.3, L.I, p57

⁵² *Ibid.* ch.3, L.I, p57

⁵³ Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*(1796) trad.B.Briod, Paris, Gallimard, 1954, ch.6(V.I),p52

⁵⁴ *Ibid.* p521 (Ch.I, L.VII)

ultérieurement pour lui une fortune pour le développement de sa *natura*, parce que grâce à ce hasard, Wilhelm peut trouver sa vocation dans le théâtre et sa naissance et sa fortune aident alors sa formation. Et c'est là que nous retrouvons l'importance et le rôle de *fortuna*. Dans la *Rhétorique*, Aristote définit que la bonne fortune est « cause d'un petit nombre de biens qui se peuvent obtenir aussi par des techniques, et d'une majorité de biens obtenus sans une techniques, (...) les biens causés par la nature »⁵⁵. La chance est donc une fortune qui est distribuée à chacun par hasard sans qu'ils ne cherchent à se la procurer, mais comme une caractéristique de *genus*, celle-là définit un trait de la *natura*. Cela apparaissait clairement dans le cas de Julien et aussi de Wilhelm. C'était grâce au fruit de leur chance qu'ils ont pu trouver leur finalité et la possibilité de l'accomplir. En ce qui concerne la caractéristique de *fortuna*, il est remarquable qu'il existe une grande différence dans leur forme de l'*habitus* s'ils n'ont pas eu cette chance à leur enfance. Mais c'est là une caractéristique de *fortuna*. Elle définit des dispositions de l'individu, mais est la cause des biens inattendus. Dans l'*Éthique à Eudème*, Aristote explique que « c'est par nature qu'on est ainsi; la nature fait des hommes de qualités différentes, et c'est immédiatement, dès la naissance, qu'il diffèrent : les uns ont les yeux bleus, les autres noirs, du fait que chacun doit avoir telle qualité, selon ce qu'il est; ainsi en est-il pour les chanceux et les malchanceux »⁵⁶.

Nous pouvons également affirmer cette caractéristique de *fortuna* au début de *Sense and Sensibility*. Analysons à présent les circonstances des enfants de Mr. Henry Dashwood. Il avait un fils d'un premier mariage et de sa seconde femme, trois filles. Ce

⁵⁵ Aristote *Rhétorique* présentation et traduction par Pierre Chiron, GF Flammarion, 2007
P161 (L.I, Ch.5, 1362 a 1-5)

⁵⁶ Aristote, *Éthique à Eudème*, Vrin, 2007, p259 (L. VIII, Ch.2, 1247 a)

fils se trouvait dans une situation fort aisée, ayant hérité de la fortune de sa mère et son propre mariage ajoutait encore à sa richesse. Au contraire, ses soeurs ne pouvaient espérer que peu de chose en dehors de ce que leur père leur lèguerait. En effet, leur mère ne possédait rien et le patrimoine personnel de leur père n'était que de six mille livres. Nous retrouvons là la caractéristique de la bonne fortune, parce que Mr. Henry Dashwood était héritier des domaines de Norland. De plus le dernier descendant de la famille Dashwood exprimait ses satisfactions pour la gentillesse de Mr. et Mrs. Dashwood et celle de leurs trois filles. Cependant, dans le testament, ce vieil homme a cédé à Henry son héritage d'une façon qui lui enlevait la moitié de sa valeur : toute la fortune était ainsi assurée à son fils et au fils de celui-ci. Mr. Henry Dashwood ne pouvait donc disposer de rien en faveur de ceux qui lui étaient les plus chers, et qui en avaient le plus besoin. Il s'agit vraiment ici de *fortuna* : ce que John Dashwood a fait pour ce vieillard se limitait à « quelques visites » à Norland avec sa femme et son enfant. Le petit garçon a séduit le vieillard par « des gentillesse enfantines », « un langage puéril », « une grand vivacité d'amusantes simagrées » : « tout cela avait pesé plus fort dans l'esprit du vieux gentleman que les années d'attentions et de soins de sa nièce et de ses filles »⁵⁷. Ce sont bien ici les chanceux et les malchanceux qu'Aristote définit, sans rapport avec leur comportement vertueux. En décrivant les deux destins opposés de Mr. John Dashwood et de la famille de Mr. Henry Dashwood, Austen montre alors un aspect de la réalité difficile et ironique dans la vie. Toutefois l'analyse de la fortune entre John Dashwood et ses soeurs nous montre en effet une autre caractéristique essentielle, le *sexus*.

⁵⁷ *Ibid.*ch1,p8

C) Sexus (Genre)

En décrivant la différence de leur fortune, Austen nous démontre l'inégalité entre les hommes et les femmes dans la société. Mr. Henry Dashwood était l'héritier des domaines de Norland, mais après sa mort, la fortune qui restait à sa femme et à ses filles était peu de choses par rapport à ce que son fils a hérité. De plus, elles ont dû quitter leur maison. C'est l'instabilité et l'infériorité du statut des femmes et leur dépendance économique par rapport aux hommes. L'inégalité de l'héritage des femmes est encore plus visible dans son autre roman *Pride and Prejudice* : Austen décrit la question de la loi de la substitution (*entail*) qui existait à son époque en Angleterre : le père de l'héroïne, Mr. Bennet ne peut laisser sa fortune à sa femme ni à ses filles à cause de leur genre féminin : « le bien de M. Bennet se limitait plus ou moins à un domaine qui rapportait deux milles livres par an et qui, hélas pour ses filles, était, à faute d'héritier mâle, substitué à un lointain parent »⁵⁸.

Une telle inégalité entre femme et homme est également décrite dans le *Rouge et le Noir*. Elle est clairement apparue dans la scène où Mme de Rênal confie une boîte à Julien en disant que « si ceci tourne mal, (...) on m'ôtera tout. Enterrez ce dépôt dans quelque endroit de la montagne; ce sera peut-être un jour ma seule ressource »⁵⁹. Elle lui demande de cacher ses bijoux parce que M. de Rênal a le pouvoir de lui enlever toute sa fortune.

⁵⁸ Jane Austen, *Oeuvres romanesques complètes*, (*Orgueil et préjugé* (traduction de *Pride and Prejudice* (1813)), Gallimard, 2000, p582

⁵⁹ Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Folio classique, 2007, p191 (Ch.XX I, L.I)

Dans l'article, « Féminisme »⁶⁰, V. Jones affirme plusieurs fois l'intention d'Austen d'articuler un tel problème issu de l'inégalité des genres, et de donner une discussion sur la condition des femmes dans la société. Dans son article, Jones écrit également sur la comparaison du statut social entre femme et esclave : on ne peut trouver grande différence dans leur condition de vie⁶¹. Au XVIII^{ème} siècle, l'éducation est destinée exclusivement aux hommes et ils peuvent ainsi se préparer et choisir leur profession dans la société. Cependant, en ce qui concerne les femmes, il n'y a que le mariage qui leur soit destiné comme finalité de leur vie. Wollstonecraft commente ironiquement cette inégalité entre les deux genres : « on ne laisse pas d'autre but aux femmes que de se marier avantageusement pour elles » (« *women are offered no goals other than to marry advantageously* »)⁶². C'était alors le seul choix afin de parvenir au bonheur pour les femmes. Cependant, dans *Sense and Sensibility*, le but d'Austen, n'est pas de donner à ses héroïnes une éducation pour qu'elles puissent s'occuper du même travail que celui des hommes dans la société, mais une éducation pour qu'elles puissent être indépendantes et trouver elles-mêmes leur bonheur au sens spirituel et aussi matériel par le mariage. Et c'est dans ces pensées et tentatives que nous pouvons trouver l'influence de la théorie aristotélicienne sur J. Austen.

Dans l'*Économique*, Aristote distingue le rôle des hommes et celui des femmes dans la société en raison de leur nature différente : « la nature a créé un sexe fort et un sexe faible, de sorte que l'un soit plus apte à se tenir sur ses gardes à cause

⁶⁰ *A Companion to Jane Austen*, édité par Claudia L. Johnson and Clara Tuite, Wiley-Blackwell, 2009. «24. Féminisme » rédigé par Vivien Jones p.283-291

⁶¹ *Ibid.* p284, ici, elle cite plusieurs exemples sur la comparaison du statut entre femme et esclave en 18^{ème} siècle.

⁶² *Ibid.* p285

de sa tendance à craindre, et que l'autre en raison de sa virilité soit plus capable de repousser l'agresseur; que l'un puisse apporter les biens du dehors, que l'autre veille sur ce qui est à la maison »⁶³. Ici, ce qui est notable n'est pas d'évoquer l'infériorité de la femme qu'Aristote décrit, mais l'existence des dispositions différentes issues du genre dès leur naissance. Ici, en comparant la force de l'homme et la faiblesse de la femme, Aristote répartit efficacement leur travail selon leur dispositions innées. La caractéristique de *sexus* est ainsi la distinction du rôle entre femme et homme dans la société. Par exemple, Aristote analyse que les femmes possèdent une des facultés nécessaires à la vie politique, la capacité à délibérer, en revanche elles manquent d'autorité et sont inaptes à décider et à commander. De plus, elles ont une difficulté à se commander à soi-même : « les femmes se laisseraient naturellement conduire par leurs émotions au lieu de s'en tenir à ce qu'elles ont délibéré »⁶⁴.

Dans *Sense and Sensibility*, nous pouvons retrouver nettement cette théorie aristotélicienne, précisément dans le contraste du comportement entre Mr. et Mrs. Dashwood. Austen montre la caractéristique des femmes et leur point faible par leur sensibilité très forte. Au premier chapitre, après d'avoir entendu le testament, « le désappointement de Mr. Dashwood fut très vif tout d'abord »⁶⁵. Mais il ne se laissait pas abattre facilement. Car « il pouvait espérer avoir de longues années devant lui, et en vivant économiquement, mettre de côté une somme importante sur les revenus

⁶³ Aristote, *Économique*, I, 3, 1343b, 4

⁶⁴ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995, p172

Ici, l'auteur analyse la caractéristique féminine en s'appuyant sur les deux ouvrages, rédigés par W.W. Fortenbaugh, *Aristote on Alaves and Women*(p.135-139)et *Articles on Aristotle*.

⁶⁵ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009,p8 (Ch.1)

d'un domaine considérable et susceptible d'améliorations presque immédiates »⁶⁶. Dans son acte, nous pouvons trouver sa raison et son intelligence comme il est décrit dans le texte original (« *he might reasonably hope to live many years, and by living economically* »⁶⁷). Au contraire, Mrs. Dashwood « aurait quitté immédiatement la maison à l'arrivée »⁶⁸ de Mrs. John Dashwood qui portait le mépris des sentiments d'autrui. Nous pouvons constater dans son attitude, sa passion plutôt que sa raison. En effet, dans *The Oxford English Dictionary*, le mot *sensibility* est défini ainsi : « la force ou la faculté de sentir, la capacité de la sensation et de l'émotion » (« *power or faculty of feeling, capacity of sensation and emotion* »⁶⁹) et c'est « la qualité de l'être qui est affecté facilement et fortement par l'influence émotionnelle » (« *the quality of being easily and strongly affected by emotional influences* »)⁷⁰. Par ces définitions, nous comprenons que la sensibilité est du côté de *natura* et antérieure à l'intelligence et à la raison : *logos*. Ce fait est le plus visible au moment où Mrs. Dashwood se désespère avec Marianne dans le malheur qu'elle a subi par la mort de son époux : « la première vivacité de leur chagrin, qui les avait d'abord submergées, était volontairement renouvelée, recherchée, recréée au jour le jour. Elles s'y livraient entièrement, cherchant un surcroît de douleur dans toutes les réflexions qui pouvaient leur en apporter, et résolues à n'attendre de l'avenir aucune consolation »⁷¹. Ici, en

⁶⁶ *Ibid.* p8-9

⁶⁷ Jane Austen, *Sense and Sensibility* (1811), London, Penguin Classics, 2003, p6 (ch.1V.I)

⁶⁸ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p10 (Ch1)

⁶⁹ *The Oxford English Dictionary* (V. XIV), redaction dirigée par J.A. Simpson et E.S.C. Weiner, Clarendon press, Oxford, 1989, p982

⁷⁰ *Ibid.* p982

⁷¹ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p11 (Ch1)

situant ces deux personnages féminins dans la situation ironique, Austen montre le point faible des femmes causé par leur caractéristique innée.

Dans *le Rouge et le Noir*, Stendhal décrit cette caractéristique des femmes sous une forme plus articulée. Nous pouvons le voir à travers de Mme de Rênal. Sa sensibilité est nettement apparue, alors que sa femme de chambre Élisabeth lui parlait de son mariage avec Julien. Dès qu'elle l'entendit, elle « se crut malade; une sorte de fièvre l'empêchait de trouver le sommeil »⁷² et « Mme de Rênal crut sincèrement qu'elle allait devenir folle; elle le dit à son mari, et enfin tomba malade »⁷³. Mais après avoir appris le refus de Julien pour le mariage avec Élisabeth, « l'excès du bonheur lui avait presque ôté l'usage de la raison.(...) Elle ne put résister au torrent de bonheur qui inondait son âme après tant de jours de désespoir »⁷⁴. Ici, ces deux mots empruntés au champ lexical de l'eau, « le torrent » et « inonder » soulignent sa sensibilité excessive.

Jusqu'à maintenant, nous avons étudié la caractéristique féminine en nous concentrant surtout sur leur partie faible et incomplète. Et cette analyse nous a permis de comprendre que nos auteurs reconnaissent l'existence de dispositions différentes selon les genres et décrivent l'aspect incomplet de *natura*. Mais cette capacité de sentir n'est pas toujours employée au sens négatif. Dans le dictionnaire *Littré*, le mot sensibilité est défini comme étant « les sentiments d'humanité, de pitié, de tendresse »⁷⁵, et dans les dictionnaires des synonymes, il est mentionné que « la sensibilité qui désigne, d'une façon générale, la faculté de percevoir les impressions

⁷² Stendhal, *Le Rouge et le Noir*(1830), Folio classique, 2007,ch.8(L.I), p98

⁷³*Ibid.*p99

⁷⁴*Ibid.*p100

⁷⁵ *Littré le dictionnaire de la langue française*, Tome7, Paris, Gallimard Hachette, 1973 p28-29,

physiques ou morales »⁷⁶. Nous pouvons donc aussi trouver une qualité morale dans les dispositions des femmes. La caractéristique féminine que nous avons précédemment montré par Mrs. Dashwood et par Mme de Rênal était un aspect négatif de leur *natura* issue de leur genre, mais aussi pour elles nous pouvons trouver la qualité issue de leur genre : pour Mrs. Dashwood, c'est la « générosité »⁷⁷ et « une bonté de coeur naturelle », pour Mme de Rênal, sa morale et sa vertu étaient issues de sa sensibilité. Ce qui est remarquable ici est que leur capacité innée, leur force de sensibilité comporte le bien mais aussi le mal. Ici, ce qui est important n'est pas évoquer simplement l'infériorité des femmes mais l'existence de la différence de la prédisposition selon les genres et dans cette disposition, il y a des qualités mais aussi des défauts et c'est là qu'il s'agit de la caractéristique de *natura*. L'analyse de *sexus* nous fait remarquer aussi un fait essentiel. C'est la nécessité de l'éducation non seulement pour les hommes, mais aussi pour les femmes, pour qu'elles soient bien formées et "complètes" et dans cette nécessité, nous pouvons affirmer l'influence d'Aristote dans le roman d'Austen et de Goethe.

En effet, Aristote ne considère pas que l'éducation ne soit pas nécessaire pour les femmes, il insiste sur l'importance de l'éducation des femmes par leur mari. Cette éducation comporte deux aspects, un aspect éthique et un aspect technique et les femmes peuvent les acquérir par des exercices de leur tâche comme maîtresse de maison. Celle-ci permet aux femmes d'acquérir des « moeurs sages »⁷⁸ et par ce

⁷⁶ *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, Paris, Larousse, 1946, p541

⁷⁷ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p10 (Ch.1)

⁷⁸ Aristote, *Économique*, I,4,1344 a 17

travail, la femme devient capable d'être indépendante⁷⁹. Vergnières analyse que les femmes peuvent ainsi participer à une activité spécifiquement humaine. Par exemple, l'économie familiale « requiert prévoyance ou calcul et poursuit une fin (...) qui est de l'ordre du bien-être »⁸⁰, cette tâche leur permet d'éprouver « la jouissance de la vie »⁸¹. Aristote pense que les femmes bien éduquées sont capables de partager le travail avec les hommes et que l'éducation permet aux femmes de trouver elles-mêmes le bonheur dans leur vie. Cette pensée aristotélicienne est représentée dans l'oeuvre d'Austen. Son ironie d'écrire l'héroïne incomplète au début du roman, l'excès de sa sensibilité, vise en effet à montrer la nécessité de l'éducation pour sa *natura* et l'auteur précise même quelle éducation est nécessaire : l'éducation morale. De plus, dans son roman, Austen montre également les capacités des femmes à s'épanouir, à développer leur *natura* par l'*ars* jusqu'à atteindre l'*habitus*. Elle le fait par le personnage d'Elinor qui illustre que les capacités des femmes sont aussi excellentes que celles des hommes.

Une telle pensée apparaît également dans le roman de Goethe. Il montre la nécessité de l'éducation des femmes en faveur de leur dispositions innées : au chapitre VI (V. VII), Goethe écrit une scène de la discussion sur l'éducation des femmes parmi quelques dames du voisinage : « on est injuste avec notre sexe, (...) les hommes veulent se réserver toute la culture d'un certain niveau, on ne nous permet l'accès à aucune science, on ne nous veut qu'en poupées ou en ménagères ». Mais Lothario exprime à son tour son opinion sur le sujet : « il est étrange (...) qu'on puisse blâmer l'homme quand il prétend mettre la femme à la plus haute place qu'elle soit

⁷⁹ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995, p175

⁸⁰ *Ibid.* p176

⁸¹ *Ibid.* p176

capable d'occuper; et qu'y a-t-il de plus élevé que la direction de la maison? ». Ici il faut remarquer que Lothario ne considère pas que le rôle féminin, c'est de faire du ménage, mais c'est « la direction de la maison » et il considère ce travail comme aussi important que celui des hommes dans la société. Dans sa pensée, il s'agit d'une véritable égalité entre femme et homme : « tandis que l'homme se tracasse pour les affaires extérieures et qu'il lui faut amasser et préserver ses richesses; tandis qu'il prend part aux affaires de l'État, qu'il est toujours tributaire des circonstances et (...) forcé d'agir par politique quand il voudrait agir par raison, (...) il sacrifie le but suprême qui est l'harmonie avec soi-même ». Alors qu'« une fois que la femme a pris en main ce gouvernement intérieur (la direction de la maison), c'est alors et par là qu'elle fait de son mari (...), le seul maître de la maison ». Mais « elle ne dépend alors de personne et procure à son mari la véritable indépendance, celle de la maison, de l'intérieur; ce qu'il possède, il est sûr de le conserver; ce qu'il acquiert, il le voit bien employé ». Dans cette situation dirigée par sa femme, « l'homme peut désormais se consacrer tout entier à de grandes entreprises, et si le sort le favorise, être pour l'État ce que sa femme sait si bien être pour la maison ». Dans ses paroles, nous ne pouvons trouver aucun mépris pour le rôle des femmes, ni aucune idée de leur infériorité. Dans ce passage, il s'agit ici d'une idée essentielle à l'époque et refusée aujourd'hui : chacun ne peut être grand qu'à sa place dans la société. Les modernes trouvent ici l'inégalité, mais Aristote y trouve l'égalité. Parce que c'est là que les individus peuvent trouver le bonheur dans la société en fonction de leur *natura*. Pour Aristote, la distinction du rôle par la nature est un moyen utile et bon et les individus peuvent ainsi trouver le lieu pour exercer leur *natura*. Et c'est là le bonheur des individus. Dans le roman de Goethe, il est clair que l'auteur utilise cette idée aristotélicienne et

que lui-même voit une véritable égalité dans ces pensées. Dans son roman, il montre l'excellence de femmes formées par l'*ars*. Leurs capacités ne sont pas inférieures à celles des hommes : Lothario apprécie Thérèse ainsi : « je voyais en elle ces dispositions dont nous admirons le développement quand nous rencontrons, dans l'histoire, de ces femmes qui nous semblent tellement supérieures à tous les hommes »⁸². Dans son appréciation, il est évident que Goethe montre ici la forme de l'*habitus*, achevée par l'*ars* dans Thérèse.

En étudiant la caractéristique de *sexus*, nous avons pu affirmer les dispositions innées par le genre et la nécessité de l'éducation pour la *natura*.

Pour conclure notre analyse sur la composante de *natura*, il paraît intéressant d'étudier à présent *Educatio* et *Disciplina*, que dans sa théorie, Du Cygne définit la première comme une des caractéristiques de *natura*. En effet, c'est dans cette analyse que nous pouvons retrouver le plus la théorie aristotélicienne dans les trois romans de formation.

D) *Educatio* et *Disciplina* (Éducation et Formation)

Dans *Explanatio rhetoricae*, Du Cygne manifeste l'importance de savoir comment et par qui l'individu a été élevé : « dis-moi qui tu fréquentes ; alors je regarderai ton éducation, d'où je déduirai qui tu es »⁸³. Ici, il faut prendre garde au sens

⁸² Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*(1796) trad.B.Briod, Paris, Gallimard, 1954, p574(Ch VII, V. VII)

⁸³ Martin Du Cygne, *Explanatio rhetoricae*,[plus tard : *Fons eloquentiae*], Cologne, veuve J. Widenfelt, 1670, « ARTICULUS VIII *Adjuncta* caractéristiques »

du mot « éducation », car l'auteur distingue ce terme selon deux sens : *educatio* (l'éducation) et *disciplina* (la formation). Pour lui, *educatio* est côté du père, *disciplina*, du maître qui forme un disciple. Être bien éduqué, c'est être bien élevé par et dans sa famille. L'*educatio* est donc plus près de la *natura* et *disciplina*, de l'*ars* (il y a la même opposition en grec selon les termes *anatrope* et *paideia*). En tenant compte de la caractéristique de l'*educatio*, nous pouvons alors trouver une autre facette de la *natura*.

Dans *Sense and Sensibility*, nous découvrons la caractéristique de l'*educatio* entre Marianne et sa mère. A travers l'analyse de la naissance, nous avons déjà révélé leur ressemblance. Mais celle-ci est le résultat non seulement de la naissance, mais aussi de l'*educatio*. Nous pouvons l'affirmer par l'opinion opposée sur le caractère de Marianne entre Elinor et Mrs. Dashwood : « Elinor voyait avec regret l'excès de sensibilité de sa soeur ; mais Mrs. Dashwood lui en faisait un mérite et s'en délectait »⁸⁴. En comparant le caractère de Marianne et l'opinion de Mrs. Dashwood, nous comprenons alors « comment et par qui » Marianne est éduquée et nous comprenons mieux la caractéristique de l'*educatio*. Et l'exemple rend bien clair que l'enfant est éduqué selon le goût et les principes des parents, mais cette éducation ne vise pas un développement et une réforme de la *natura* en faveur de la forme de la seconde nature comme la *paideia*. C'est pour cette raison que Du Cygne distingue l'éducation du père de celle du maître.

De plus, dans cette caractéristique de l'*educatio*, nous pouvons trouver un autre élément spécifique à ce dernier : la durée du temps, l'effet de l'*habitus*.

⁸⁴ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p.11(Ch1)

Nous allons voir les points communs et les différences entre Elinor et Marianne évoqués dans l'analyse de la naissance. Elles ont hérité des caractéristiques de leurs parents, qui se manifestaient principalement au travers de leur tempérament. Marianne ressemblant plus qu'Elinor à sa mère, elle était plus près de la *natura*. Cependant ces deux soeurs avaient à leur naissance les mêmes dispositions : *genus, fortuna, sexus* et même *natura animi* (dispositions caractérielles) : Austen décrit le caractère d'Elinor comme étant « affectueux » et ses sentiments étaient « profonds » comme Marianne et sa mère. (« *her disposition was affectionate, and her feelings were strong* »⁸⁵). Il n'y a donc que l'*habitus* qui différencie leur caractère au moment de la jeunesse.

En effet, Vergnières remarque que dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote répète que « l'êthos est le résultat de nos actes : on acquiert telle ou telle disposition éthique en agissant de telle ou telle manière. En accomplissant des choses justes, on prend de bonnes habitudes et le caractère devient juste »⁸⁶. De même, elle affirme qu'Aristote souligne l'importance du "début" : « ce n'est pas indifférent d'avoir été, (...) habitué à être ainsi ou autrement, c'est plutôt de la plus grande importance, ou plutôt tout est là »⁸⁷. En effet, ce qu'Aristote considère ici comme le début est « la prime jeunesse »⁸⁸, ce n'est pas l'enfance. Mais Vergnières développe son idée en supposant que le début se situe dès l'enfance : elle pense ainsi que ce qui distingue le jeune de l'adulte, c'est que « le premier agit pour former son caractère, alors que le second agit à partir de son caractère dans l'intention de réaliser des fins »⁸⁹ mais « les décisions de l'adulte

⁸⁵ Jane Austen, *Sense and Sensibility*(1811), London, Penguin Classics, 2003,p.8(Ch1)

⁸⁶ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995, p99

⁸⁷ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II,1, 1103b 24-25 (traduit par S.Vergnières)

⁸⁸ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, GF Flammarion,2004(traduction et présentation par Richard Bodéüs), II,1,1103b 24-25, p102

⁸⁹ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995,p102

semblent entièrement déterminées par le conditionnement éducatif qui a lieu dans l'enfance »⁹⁰. Ici, en synthétisant son idée et le texte aristotélicien, nous pouvons affirmer la caractéristique et l'importance de l'*educatio* : l'éducation et l'habitude prises dans l'enfance caractérisent la *natura* de l'individu et à la jeunesse, il tente de façonner par l'*ars* sa *natura* et celle-ci peut se développer par cet entraînement. Mais à ce moment de la formation, la *natura* reste toujours comme fondement de cette même formation, parce que, comme le souligne : « tout est là ».

Dans *Sense and Sensibility*, Austen montre ces trois étapes du développement de *natura* et l'importance de l'*educatio* par la différence apparue à la première jeunesse des deux héroïnes : l'auteur décrit ainsi Elinor comme, « bien qu'âgée seulement de dix-neuf ans, le conseiller habituel de sa mère »⁹¹ et qu'elle peut « tempérer fort heureusement la vivacité de Mrs. Dashwood qui l'aurait entraînée bien des fois à des imprudences »⁹². L'action d'Elinor envers sa mère montre ici sa capacité acquise par ses exercices, non pas effectués par sa mère, mais par elle-même. Parce que « temperer », c'est justement de trouver l'équilibre entre les humeurs.

Au début, Elinor et Marianne étaient dans la même condition, l'éducation qu'Elinor a reçue de sa mère et son penchant naturel était les mêmes que ceux de Marianne. Mais cette dernière a été formée par sa mère; au contraire, Elinor s'est formée contre cette éducation. L'habitude qu'Elinor a alors prise était différente de celle de Marianne. A l'âge de jeunesse, Elinor devient ainsi capable de gouverner ses sentiments forts par sa raison : (« *her disposition was affectionate, and her feelings*

⁹⁰ *Ibid.* p102

⁹¹ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009,p10(ch1)

⁹² *Ibid.*p10

were strong; but she knew how to govern them »⁹³), en revanche Marianne a préféré rester du côté de la *natura* : elle a résolu de ne jamais apprendre à gouverner ses sentiments par la raison. Elle a pris l'habitude de rester du côté de sa *natura* jusqu'à sa jeunesse.

En effet, nous pouvons distinguer les habitudes prises par Elinor et Marianne, comme l'*educatio* et la *disciplina*. Dans la théorie aristotélicienne, il y avait le fameux trio : *natura*, *ars*, *habitus*. Ce qu'Elinor a pris comme habitude, ne constitue pas une simple répétition, mais l'*habitus*.

Dans *la notion éthique d'habitude dans les Essais*, F. Goyet explique le concept de l'*habitus* : « il faut (...) une pratique constante, un entraînement qui permette et de comprendre la portée exacte des règles, et que cela devienne une seconde nature ou *habitus* »⁹⁴ et dans *la théorie ancienne d' Art*, il souligne que le but de l'*ars*, est de « former le jugement » : « il faut dans chaque situation juger (...) ce qu'il faut exactement faire, ni trop ni trop peu, ni témérité ni lâcheté (...) C'est un sommet de maîtrise »⁹⁵. Nous soulignons donc qu'il est clair qu'Elinor est parvenue à l'*habitus* par exercices constants dans le lieu donné par sa naissance : elle a développé sa *natura* en exerçant fréquemment son intelligence et son jugement dans les problèmes provoqués par sa mère et dans cet entraînement, elle réussit à transformer sa nature en seconde nature. Son propre exercice et son travail constant depuis l'enfance jusqu'à la jeunesse, il ne s'agit donc pas simplement de l'*educatio*, mais plutôt de la *disciplina*.

⁹³ *Ibid.*p8

⁹⁴ Francis Goyet, *La notion éthique d'habitude dans les Essais*, paru dans MLN, 118(2003),pp1070-1091

⁹⁵ Francis Goyet, *Théorie ancienne de l'art*, 2007 (2. Présence de l'ouvrier dans son oeuvre : l'*habitus* et le « jugement »)

En décrivant la conduite de Mrs. Dashwood, Austen donne également le cas inverse du terme *habitus* : au sens de la répétition monotone causée par un penchant naturel : « Mrs. Dashwood qui l'aurait entraînée bien des fois à des imprudences ». En effet, Mrs. Dashwood est une personne qui possède des qualités - comme on l'a vu dans la partie concernant le *genus*, cependant elle ne parvient pas comme Elinor à l'*habitus* ou à l'excellence. Il lui manque l'*ars*, plus précisément, elle refuse l'*ars* qui est à ses yeux, inférieure à la *natura*. Une telle pensée apparaît clairement dans son opinion qui « faisait un mérite » de l'excès de la sensibilité de Marianne. De même, l'habitude que Marianne prenait jusqu'à alors était identique à celle de sa mère, et ne lui permettait pas de perfectionner sa *natura*. Mais cette habitude prise depuis son enfance caractérise sa *natura* pendant sa jeunesse. En effet, au cours du roman, nous remarquons souvent l'excès de sa sensibilité et son imprudence comme traits de son caractère et ce qui était également le cas pour Mrs. Dashwood.

En étudiant les caractéristiques de l'*educatio* et de la *disciplina* à travers ces deux héroïnes, nous avons pu montrer que l'*educatio* est composé de deux éléments : l'éducation et l'habitude. Et dans l'*educatio*, l'habitude ne signifie pas l'*habitus*, mais seulement une répétition qui ne permet pas d'acquérir le jugement droit ou la raison droite. Cependant, c'est justement dans cette caractéristique que nous trouvons celle de *natura* : les dispositions sans façonner.

Dans le *Rouge et le Noir*, nous pouvons également trouver une telle caractéristique de l'*educatio*. A l'analyse de la naissance, nous n'avons pu trouver aucun trait des dispositions du père dans celles de Julien. Cependant Stendhal décrit plusieurs fois comment Julien est élevé dans sa famille : « objet des mépris de tous à la

maison, il (Julien) haïssait ses frères et son père; dans les jeux du dimanche, (...) il était toujours battu »⁹⁶. De même, là où nous attendons l'amour du père dans l'enfance, Stendhal décrit au contraire son absence : « j'ai été haï de mon père, depuis le berceau. C'était de mes grandes malheurs »⁹⁷. Dans ces circonstances, le héros s'habitue à mépriser et à haïr les autres comme il est haï et méprisé par sa famille.

Dans *l'Essai sur le romanesque stendhalien*, Crouzet identifie comme caractéristique de Julien la méfiance et le mépris envers les autres et il en analyse ainsi la cause : « une haine de soi toujours unie à la haine des autres »⁹⁸. Le héros a un sentiment d'infériorité comme un être faible, et ce sentiment provient de sa naissance et de l'éducation de son père. Pour se protéger, il se méfie et méprise les autres.

De plus, dès sa jeunesse, nous pouvons découvrir une autre caractéristique issue du contexte familial : l'hypocrisie. Dans le roman, Stendhal décrit nettement comment le héros a pu devenir hypocrite en passant son enfance avec son père. Nous pouvons le constater au travers de la discussion entre Julien et son père au chapitre V : son père commence alors : « réponds-moi sans mentir, si tu le peux, chien de lisard d'où connais-tu madame de Rênal (...) ? » Julien répond : « je ne lui ai jamais parlé (...) vous savez qu'à l'église je ne vois que Dieu (...) avec un petit air hypocrite ». Ici, la métaphore utilisée par son père témoigne que son hypocrisie est déjà apparue entre eux. D'ailleurs, à la fin de leur discussion, Stendhal souligne que Julien est peu à peu devenu hypocrite non pas par sa nature, mais à cause de ses circonstances familiales :

⁹⁶ Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Folio classique, 2007, p14 (Ch.IV, L.1)

⁹⁷ *Ibid.* p335 (Ch.1, L.2)

⁹⁸ Michel Crouzet, *Le Rouge et le Noir essai sur le romanesque stendhalien*, Puf, 1995, p148

« à peine hors de la vue de son terrible père, il ralentit le pas. Il jugea qu'il serait utile à son hypocrisie d'aller faire une station à l'église.

Ce mot vous surprend? Avant d'arriver à cet horrible mot, l'âme du jeune paysan avait eu bien du chemin à parcourir. »⁹⁹

En restant dans la haine et le mépris de sa famille, Julien apprend les vices.

Dans son cas, l'éducation a été négative et ces deux vices, le mépris et l'hypocrisie, appaurent sans cesse au moment de sa jeunesse. Comme pour Marianne, ce à quoi Julien s'est habitué durant l'enfance reste toujours dans sa *natura* comme une de ses caractéristiques. Mais ce qui diffère entre Julien et Marianne, c'est la volonté de cette dernière de rester du côté de sa *natura*, tandis qu'au contraire Julien s'éloigne de sa *natura* à cause de l'éducation de son père. Et c'est là que nous trouvons son vice plus grave : il devient ainsi aveugle à sa *natura* et il perd ce qui était l'essentiel pour lui. En effet, au moment de sa jeunesse, nous retrouvons nettement le résultat de ce vice de Julien sous la forme de son tempérament froid qui « calcule les moyens de parvenir à ses fins »¹⁰⁰ et il se méfie de ce que son âme sent alors naturellement comme une entrave pour parvenir à son but. Durant la formation du héros, nous pouvons trouver la forme de l'*ars* et celle de l'*habitus*, mais Julien parvient à l'*habitus* grâce aux seules pratiques de sa « raison calculatrice »¹⁰¹, non pas par l'exercice de sa *natura*. Ainsi, dans son *habitus*, nous ne pouvons trouver aucun trait de l'épanouissement de sa *natura*, mais l'enfoncement de sa *natura* par l'*ars*. L'*educatio* du héros montre ici l'importance de la relation entre la *natura* et l'*ars* qui apparaît alors circulaire. Sans *natura*, l'*ars* n'a

⁹⁹ Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Folio classique, 2007, p69 (Ch.V, L.1)

¹⁰⁰ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995, p108

¹⁰¹ *Ibid.*, p111

pas de sens.

Toutefois, dans son enfance, il y avait un autre homme qui élevait Julien : un chirurgien-major qui lui enseignait le latin et l'histoire. A l'âge de sa jeunesse, nous pouvons retrouver l'influence de cet éducateur sur le caractère du héros, visible dans son goût des livres : les *Confessions de Rousseau*, le recueil des bulletins de la Grande Armée et le *Mémorial de Sainte-Hélène*, puisque le chirurgien était bonapartiste et qu'il travaillait comme chirurgien-major et était donc dans l'armée. De plus, c'était lui qui avait conseillé ces trois livres à Julien : « d'après un mot du vieux chirurgien-major, il regardait tous les autres livres du monde comme menteurs, et écrits par des fourbes pour avoir de l'avancement »¹⁰². Dans ce passage, il est clairement indiqué l'influence de l'*educatio* par l'influence des pensées du chirurgien sur celles de Julien.

En même temps, son éducation montre ici l'aspect insuffisant de l'*educatio*. Ce problème était nettement apparu lors de la première conversation avec Mme de Rênal : « il (Julien) se mit à parler d'opérations chirurgicales ; elle pâlit et le pria de cesser »¹⁰³. Parce que « Julien ne savait rien au-delà »¹⁰⁴, Stendhal montre alors la cause : dans sa vie, « il (Julien) n'avait parlé avec sincérité qu'au vieux chirurgien-major »¹⁰⁵. C'est-à-dire que Julien ne connaissait alors que ce que le chirurgien lui-même connaissait. Or ses connaissances étaient très limitées : « le peu d'idées qu'il avait étaient relatives aux campagnes de Bonaparte en Italie, ou à la chirurgie »¹⁰⁶. De plus, il ne savait de l'histoire que ce qui s'est passé dans « la campagne de 1796 en Italie »¹⁰⁷. Ici en étudiant les connaissances de cet homme, nous

¹⁰² Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Folio classique, 2007 p66(Ch.V,L.1)

¹⁰³ *Ibid.* p94(Ch.VII,L.1)

¹⁰⁴ *Ibid.* p94

¹⁰⁵ *Ibid.* p94

¹⁰⁶ *Ibid.* p94

¹⁰⁷ *Ibid.* p64(Ch.IV,L.1)

comprenons la raison du culte de Julien pour Napoléon et nous remarquons que sa vue et ses connaissances du monde extérieur sont bornées par cet éducateur.

L'*educatio* de Julien Sorel montre nettement l'importance de la question de l'*educatio* sous sa forme d'imperfection. L'éducation et l'habitude durant l'enfance ne permettent pas encore à l'individu d'épanouir la *natura*, mais définissent cette *natura*. Ce que l'on a appris et ce à quoi l'on s'est habitué à l'enfance, apparaissent à l'âge de jeunesse comme une des caractéristiques de *natura*.

Dans les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, nous découvrons l'effet de l'*educatio* cette fois par son absence. Rappelons que dans la maison de Wilhelm, il y avait d'excellentes collections d'art appartenant à son grand-père. Cependant il est mort à l'enfance de Wilhelm, plus exactement, lorsque Wilhelm avait dix ans et ainsi le héros a perdu un lieu où fréquenter les arts et aussi l'occasion d'être éduqué par son grand-père. Ce manque est nettement apparu pendant sa jeunesse : à la conversation avec un amateur d'art, Wilhelm se rappelle d'un de ses tableaux préférés de son enfance dans les collections de son grand-père, mais « ce n'était certes pas le meilleur tableau ; la composition laissait à désirer, la couleur n'avait rien de remarquable »¹⁰⁸. Par la suite, Goethe montre la nécessité et l'importance de l'*educatio* par la différence des capacités entre son grand-père et Wilhelm : Wilhelm avoue : « voilà qui m'échappait et m'échappe aujourd'hui encore car c'est le sujet qui m'attire dans une peinture, et non pas la façon dont il est traité »¹⁰⁹. Mais l'amateur d'art réplique ainsi : « sur ce point, votre grand-père semble avoir été d'un autre avis, car la majeure partie de sa collection

¹⁰⁸ Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*(1796) trad.B.Briod, Paris, Gallimard, 1954,p107(ChXVII,V.1)

¹⁰⁹ *Ibid.*p108

se composait d'excellents ouvrages où j'ai toujours admiré le talent du maître (...) mais il est probable que si le cabinet était resté propriété de votre maison, vous en seriez peu à peu venu à estimer l'oeuvre d'art pour elle-même, plutôt que de n'y voir jamais que vous-même et vos propres inclinations »¹¹⁰. Dans ce passage, par la conjonction « si », Goethe indique la possibilité d'avoir eu un regard pour les arts comme celui de son grand-père par l'habitude et en même temps, par les capacités différentes entre Wilhelm et son grand-père à sa jeunesse, l'auteur montre également l'effet et l'importance de l'éducation et de l'habitude par ces absences. Parce que Wilhelm a hérité la capacité d'art par son grand-père. Mais il apparaît clairement le manque d'éducation par ce dernier pendant sa jeunesse. Sa capacité artistique reste alors dans l'état de *natura* sans se développer ni atteindre l'*habitus*. Goethe indique nettement ici la nécessité de l'*ars* pour que la *natura* se progresse. Cependant, dans l'enfance de Wilhelm, nous pouvons retrouver l'*educatio* dans un autre domaine. C'est le théâtre. Aux chapitres VI, VII, VIII (V.I), l'auteur se consacre à décrire le héros qui s'exerce ses capacités en germe dans ce lieu théâtral. Nous trouvons d'abord, le héros qui travaille sérieusement dans le théâtre resté installé chez ses parents : « je passai là mes heures de récréation et de jeu tout en faisant vaillamment travailler mes marionnettes »¹¹¹, Ensuite Wilhelm qui lit passionnément le théâtre allemand et divers opéras italiens. Nous pouvons également trouver ici son progrès par ce travail personnel : « cette lecture [lui] passionna, et chaque fois qu' [il] en avai[t] terminé un, [il] le transportai[t] aussitôt à la scène ».¹¹² Wilhelm réussit finalement à faire le théâtre avec ses camarades. A cette phase, l'auteur montre leur capacité acquise grâce au jeu théâtral : « ils (les jeux théâtraux) exerçaient

¹¹⁰ *Ibid.* p108

¹¹¹ *Ibid.* p52 (Ch.VI, V.I)

¹¹² *Ibid.* p52

notre mémoire, assouplissaient nos corps et donnaient à notre langage et à notre maintien plus d'aisance que l'on n'en acquiert d'ordinaire à cet âge »¹¹³ et Wilhelm se rappelle ultérieurement cette époque ainsi : « toutes mes facultés s'orientèrent vers l'art dramatique, et je ne connaissais pas de plaisir plus vif que de lire, de composer et de jouer des pièces de théâtre »¹¹⁴. Nous retrouvons ici l'origine de sa capacité de théâtre au moment de sa jeunesse, de plus Goethe montre que plusieurs éléments s'unissent pour la construction de la disposition théâtrale du héros : le *genus* (les capacités artistiques de son grand-père), la *fortuna* (le théâtre offert comme cadeau du Noël et la bibliothèque de son grand-père), l'*educatio* (l'éducation et l'habitude concernant le théâtre). Durant la jeunesse de Wilhelm, nous retrouvons ces caractéristiques dans une forme, dans sa *natura*.

A travers les études sur *natura*, nous avons maintenant compris que les dispositions de l'individu sont composées de plusieurs éléments comme la naissance, la fortune, le genre et l'éducation. Et nous remarquons l'importance des qualités de *natura* au moment de l'*ars*, car le résultat de la formation dépend exclusivement de ces dispositions innées. Comme la forme de la seconde nature d'Elinor, la *natura* peut se développer par l'entraînement mais elle ne change jamais. En même temps, il est important de savoir le penchant et les caractéristiques de *natura* pour chacun, afin de réformer la *natura* et aussi de la développer.

Dans le roman de formation, les protagonistes partent en effet souvent dans le monde extérieur suivant la voix de la nature : suivant leur désir.

¹¹³ *Ibid.* p63 (Ch.VIII, V.I)

¹¹⁴ *Ibid.* p63

Dans *le roman de formation au XVIIIème siècle en Europe*, F. Bancaud manifeste que « la nature est (...) le fondement de toute éducation saine et authentique : elle permet à l'enfant de comprendre le monde qui l'entoure, d'écouter la voix de son corps et de ses instincts tout en vivant sous le contrôle spontané de sa raison »¹¹⁵. Nous retrouvons cette idée au fondement des trois romans de formation : les jeunes protagonistes découvrent l'objet de passion dans un métier ou dans le mariage et ils agissent alors pour former leur caractère et également leurs dispositions.

Dans le chapitre II, nous étudierons surtout leur jeunesse et les caractéristiques d'*aetas* en nous appuyant sur la théorie aristotélicienne dans le but d'élargir et d'approfondir la recherche de la nature humaine.

¹¹⁵ Florence Bancaud, *Le roman de formation au XIIIe siècle en Europe*, Nathan, 1998, p95

DEUXIÈME CHAPITRE
La Chaleur de jeunesse

A) Projection des prédispositions par le désir

Dans l'*Ethique à Nicomaque*¹¹⁶, Aristote distingue dans l'âme la partie qui a le *logos* de celle qui ne le possède pas. La première est le siège des vertus intellectuelles et peut être éduquée. La seconde comporte à son tour deux parties, la partie végétative inéducable et la partie désirante. Dans sa théorie, il distingue trois formes de désir : deux formes irrationnelles (la convoitise et l'emportement), une forme rationnelle (la *boulêsis*) . Cette dernière est chargée d'un rôle essentiel durant la formation des jeunes. Parce que le désir rationnel (la *boulêsis*) est un désir que la pensée prescrit comme bon (la *boulêsis* est traduite par volonté ou souhait ou vœu¹¹⁷). La partie désirante n'a pas le *logos*, mais elle est capable de l'écouter et de le suivre pour peu qu'elle reçoive l'éducation appropriée. Pour mieux comprendre l'éducation de cette partie désirante, il paraît intéressant de comparer avec celle de la partie qui a le *logos*. Celle-ci vise à acquérir les expériences qui permettent de juger exactement ce qui est propre à l'individu. Vergnières résume ainsi que « l'homme a bien la règle, mais il l'a sous forme de *logos*, (...) c'est en se mettant à son écoute que le désir peut se développer conformément à la finalité humaine »¹¹⁸. C'est-à-dire que dans l'harmonie de ces deux parties de l'âme, nous pouvons trouver la forme achevée de l'homme : la forme de l'*habitus*. Et en même temps, nous remarquons que le désir est la faculté motrice afin

¹¹⁶ Aristote, *L'Ethique à Nicomaque*, I, 13, 1102 a 28.

¹¹⁷ La consultation de l'explication des trois formes de désir dans *Éthique et Politique chez Aristote*(p97)

¹¹⁸ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995, p78

de parvenir à cette finalité humaine. La partie désirante pousse l'individu à son but et c'est le *logos* qui peut juger si la direction est juste. Mais par la définition de la jeunesse, la partie qui a le *logos* n'est pas encore achevée. Il lui manque alors l'expérience et le temps. Dans ce manque, c'est la partie désirante qui est utile pour la formation des jeunes. Elle ne consiste pas à réprimer le désir comme l'autre partie, mais à l'attirer. Elle peut désirer ce qui sera bien pour développer la *natura*. Un tel exercice permet à l'individu de se diriger vers sa finalité. Parce que le désir est le signe de ses prédispositions, autrement dit le signe de *natura*. Au cours de notre vie, nous sommes attirés par certains objets particuliers à chacun. C'est parce que nous sommes particulièrement doués dans ces domaines.

Et de fait, nous pouvons affirmer l'exercice et l'excellence de la partie désirante dans les trois romans de formation.

Dès l'enfance, le désir de Wilhelm est clairement apparu dans un domaine : le théâtre. Dès la première fois qu'il a assisté à la représentation du drame de David et Goliath, il n'a pu cesser d'y penser. Sa passion pour le théâtre est nettement visible lors de la préparation de ce drame. Son attachement est d'abord exprimé par son impatience et par sa joie : (« mon impatience était indescriptible », « le jour tant désiré arriva », « je pénétrai dans la pièce, tremblant de joie »)¹¹⁹. Ensuite, quand ils jouent les marionnettes devant les spectateurs, nous pouvons nous rendre compte de son talent dans ce monde. Car bien que débutant, Wilhelm est plus apprécié que le lieutenant, qui a plus d'expérience dans cette représentation : « tout en reconnaissant au lieutenant le mérite

¹¹⁹ Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*(1796) trad.B.Briod, Paris, Gallimard, 1954, p51

d'avoir fort bien rendu la rudesse et la douceur des voix, ils étaient unanimes à lui trouver souvent trop d'affectation et de raideur dans l'accent, alors que le débutant avait fait un David et un Jonathan en tout point excellents »¹²⁰. A ce stade, Wilhelm laisse déjà entrevoir son potentiel théâtral, ses capacités en germe. Sa passion pour le théâtre reste ainsi jusqu'à son adolescence sans s'éteindre. En suivant ce que son âme a désiré, il a trouvé le chemin au travers duquel il pourra épanouir ses puissances naturelles.

Dans le *Rouge et le Noir*, nous pouvons également découvrir une telle expression de l'âme dans l'enfance de Julien Sorel.

Lorsqu'il était encore petit garçon, il était impressionné à la vue des « dragons du 6^{ème} aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie »¹²¹. A cette rencontre, Stendhal décrit combien ces militaires fascinaient le héros : « Julien [a vu] attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison (...), le (Julien) rendit fou de l'état militaire »¹²². Cependant, de son enfance jusqu'à sa jeunesse, dans son cas, il se produit une transformation de l'objet de sa passion. A l'âge de quatorze ans, son âme découvre une autre carrière qui lui permettra de le conduire plus précisément à sa finalité, au sommet du pouvoir. C'est le métier de clerc. Lorsque Julien découvre l'idée de devenir prêtre, son âme exprime sa passion encore plus fort qu'avant : « une idée qui lui vint le rendit comme fou pendant quelques semaines, et enfin s'empara de lui avec la toute-puissance de la première idée qu'une âme passionnée croit avoir inventée »¹²³. Mais c'est cette transition qui représente nettement une fonction excellente de l'âme. Car tout comme Wilhelm, Julien

¹²⁰ *Ibid.*p52

¹²¹ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*(1830), Folio classique, 2007, pp69-70

¹²² *Ibid.*p70

¹²³ *Ibid.*p71

s'approche de son but en déployant ses capacités préétablies dans ses études théologiques et il progresse à tel point que le curé Chélan en est émerveillé. Comme son désir a lui signalé, il est bien doué dans ce domaine. Ici, nous pouvons affirmer le lien entre le désir et les prédispositions. Dans *Essai sur le romanesque stendhalien*, M. Crouzet analyse ainsi le désir : l'ambition est une passion relative à un but. La passion, c'est le désir de s'enrichir, de monter dans l'échelle, c'est « le besoin qu'on sent d'être mieux une fois qu'on s'est trouvé bien »¹²⁴ et il analyse également que le désir « n'était pas autre chose que la projection de soi dans un avenir indéterminé »¹²⁵. Dans son analyse, on retrouve l'idée que la partie désirante, le fondement qui énonce le désir prévoit la forme ultérieure de l'individu. A la faim de l'âme, le désir de sentir, voir tout objet portant sur l'envie de leur âme est une véritable faim de l'âme qui leur permet de rencontrer ainsi le soi, ce qu'ils possédaient depuis leur naissance.

Dans *Sense and Sensibility*, l'objet de la passion n'est pas une profession comme pour les deux héros. C'est encore une distinction qui est issue de la caractéristique de *sexus*. En effet, au XVIIIème siècle, les femmes n'avaient pas encore de carrière et leur travail était de diriger la maison. Mais comme les femmes ne travaillent pas dans la société, elles doivent trouver la sécurité économique. C'est pourquoi « le mariage est le point focal »¹²⁶ dans leur vie.

Dans *Sense and Sensibility*, Austen tente de décrire une telle condition des femmes et de plus, elle utilise le mariage comme occasion de donner l'éducation morale

¹²⁴ Michel Crouzet , *Le Rouge et le Noir essai sur le romanesque stendhalien*, Puf, 1995, p116

¹²⁵ *Ibid.*p169

¹²⁶ Alasdair Macintyre, *Après la vertu*, Puf, 1997, Paris,p231

pour ses héroïnes. Car « ses héroïnes cherchent le bien en cherchant leur bien dans le mariage »¹²⁷, et c'est dans ce lieu que nous pouvons trouver leur objet de passion. Analysons maintenant le cas de Marianne pour y trouver également le fonctionnement de l'âme comme pour Wilhelm et Julien Sorel.

Au moment de sa jeunesse, Marianne rencontre trois hommes : Edward, Willoughby et le Colonel Brandon. Cependant, elle n'est attirée que par le deuxième. A ses yeux, les deux autres manquent des dispositions naturelles comme « les goûts », « l'ardeur », et « les talents ». Il lui semble qu'ils ne possèdent pas dans leurs yeux, le « feu » et l'« éclat » qui annoncent les qualités extraordinaires. A ses yeux, Edward et le Colonel Brandon n'ont ni « génie », ni « goût », ni « esprit ». Elle déclare que pour la satisfaire, tous ces qualités sont indispensables. Dans son désir, la caractéristique d'*aetas* apparaît clairement : « la jeunesse désire la supériorité »¹²⁸, les jeunes sont pleins d'attachement pour le beau sans savoir limiter leurs désirs. Toutefois, ce que Marianne désire projette également sa *natura* comme pour Wilhelm et Julien. En effet, en ce qui concernait Marianne et Willoughby, « leurs goûts se ressemblaient de façon frappante »¹²⁹, et il peut partager « tous ses enthousiasmes »¹³⁰. En suivant fidèlement ce que son âme désire, elle retrouve le soi dans son objet de passion. Or, « Willoughby était un jeune homme de talent » avec « une imagination prompte », « un esprit vif », « des façons ouvertes », et de plus, « affectueuses ». Il était exactement ce qu'elle avait imaginé comme son idéal. Ici, il y a deux faits qui sont notables : premièrement, elle

¹²⁷ *Ibid.*, p232

¹²⁸ Aristote *Rhétorique* présentation et traduction par Pierre Chiron, GF Flammarion, 2007, p330(Livre II, Ch 12, Caractère des jeunes)

¹²⁹ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p50 (Ch10)

¹³⁰ *Ibid.*, p50(Ch10)

désire un homme qui possède plusieurs qualités personnelles lui permettant d'épanouir sa *natura*, deuxièmement, Marianne possède autant de qualités que celles de Willoughby. Ils sont mutuellement talentueux et ils peuvent s'influencer positivement l'un et l'autre. C'est le fruit de l'exercice de la partie désirante.

Cependant, l'analyse du désir de Marianne nous permet également de mieux comprendre l'immatunité de la partie désirante à l'âge de jeunesse : Willoughby est un homme idéal pour Marianne, mais pour Elinor il manque la prudence et le respect aux autres à cause de son ardeur et sa spontanéité lesquelles étaient plutôt de bonnes qualités pour Marianne. De plus Elinor apprécie Edward et le Colonel Brandon plus que Willoughby en raison de leur qualités morales acquises comme le jugement et la raison droit. En effet, Elles avaient toutes deux des mêmes dispositions, mais Elinor a fait agir sur son entendement (et il est éduqué, capable de démêler le vrai du faux), au contraire Marianne ne sait que alors suivre son désir sans s'appuyer sur sa raison. Toutefois, même si Marianne manque alors la vertu excellente de la maturité, ses dispositions sont bonnes, en suivant son désir, elle peut ainsi trouver ce qui convient avec sa *natura* et elle avance avec l'ardeur de la jeunesse.

En effet, dans cette période, il y a encore un autre moteur essentiel et indispensable dans leur développement : l'imagination. Étudions à présent à tel point elle peut influencer l'orientation des jeunes protagonistes.

B) Force de l'imagination

L'expérience passionnelle est le fait pour l'homme d'une perception sensible en étant face aux objets extérieurs. « Le *pathos* de l'âme exprime (...) l'effet agréable ou

désagréable que provoque le monde extérieur sur moi »¹³¹. Dans *le Traité des passions*, Vergnières ajoute cependant à cet effet direct l'effet indirect par l'imagination : « ce n'est pas telle vision ou telle audition qui provoque directement une émotion mais l'opinion, ou la représentation que l'on s'en fait »¹³². Aristote explique cette opinion comme « une sorte de rumination mentale par laquelle nous imaginons avec plaisir les effets de nos interventions futures »¹³³. Dans l'imagination, il s'agit d'anticiper l'avenir tout en tenant compte de ce que l'on a expérimenté. A l'âge de jeunesse, les jeunes tentent de comprendre la réalité inconnue par leur imagination en tenant compte de ce qu'ils ont expérimenté jusqu'à maintenant. Cependant, ils n'ont pas encore eu beaucoup d'expériences et c'est la raison pour laquelle leur compréhension ne rend pas compte réellement du monde tel qu'il est. Cependant, l'imagination est un moteur utile parce que grâce à ce manque de la réalité, ils peuvent créer une finalité idéale. Dans la *Rhétorique*, Aristote montre la qualité de ce caractère des jeunes : « ils sont remplis d'espoir, (...) les jeunes sont échauffés par la nature »¹³⁴, parce qu' « ils n'ont pas encore connu beaucoup d'échecs. La plupart du temps, ils vivent d'espoir; en effet, l'espoir porte sur l'avenir »¹³⁵. Dans cette caractéristique de la jeunesse, Aristote trouve la vertu naturelle des jeunes : le courage. Parce qu'« ils sont emportés (*thumôdeis*) et pleins d'espoir. De ces deux traits, le premier les empêche d'avoir peur, le second les rend audacieux »¹³⁶.

Une telle force spirituelle est notamment visible dans la jeunesse de Wilhelm.

¹³¹ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995,p86

¹³² *Ibid.*p86

¹³³ *Ibid.*p86

¹³⁴ Aristote *Rhétorique* présentation et traduction par Pierre Chiron, GF Flammarion, 2007,p331

¹³⁵ *Ibid.*p331

¹³⁶ *Ibid.*p331

Au chapitre XIV, lors qu'il discute avec Mélina sur le métier d'acteur, Goethe montre la force de l'imagination. Mélina avait déjà une expérience dans le monde théâtral, à cette occasion, il révèle à Wilhelm la réalité de ce monde que lui-même n'a pas encore expérimenté. Dans cette scène, contrairement à ce que Wilhelm croit, Mélina explique en s'appuyant sur sa propre expérience qu'il n'y a pas de métier au monde qui donne « un quignon de pain plus misérable, plus incertain, plus péniblement gagné »¹³⁷. Cet homme lui montre par la suite combien la réalité est difficile et distincte de ce que Wilhelm a imaginé. C'est la différence entre la réalité et l'idéal.

Mais c'est à ce moment-là que nous retrouvons la théorie aristotélicienne : la force de l'imagination, s'appuyant sur la chaleur de jeunesse. Dès qu'il est seul, Wilhelm s'exprime contre Mélina par ces mots : « ce n'est pas dans ton métier mais en toi-même que gît la misère dont tu ne peux te rendre maître! (...) Celui qui est né avec un talent et pour un talent trouvera là sa plus belle carrière »¹³⁸. Ici, ce que Wilhelm déclare n'est pas entièrement faux. Sa parole dévoile par la suite le problème lié à son inexpérience : « Rien en ce monde n'est exempt de difficultés. Seuls l'élan intérieur, le plaisir, l'amour nous aident à surmonter les obstacles »¹³⁹. Dans sa pensée, cette fois, son manque d'expérience est clairement visible. Il ne voyait alors que l'aspect positif de la réalité grâce à son imagination. Dans la *Puissance de l'imagination*, A. Brunn permet de saisir le concept de l'imagination dans la théorie aristotélicienne : « la puissance de l'imagination, c'est (...) de rendre des représentations insuffisantes suffisantes, c'est de conférer une irrépressible séduction à ce que l'on ne peut prendre pour suffisamment

¹³⁷ Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*(1796) trad.B.Briod, Paris, Gallimard, 1954, p89

¹³⁸ *Ibid.* p90

¹³⁹ *Ibid.* p90

fondé »¹⁴⁰. Wilhelm n'avait alors que peu d'expérience dans le monde théâtral et il ne peut que compléter ce manque par son imagination en tenant compte de ce qu'il a déjà expérimenté. C'est ainsi qu'il voit alors le réel non comme il est, mais comme il veut voir. C'est une erreur, mais une erreur féconde : à ce stade, grâce à cette naïveté, il n'y a rien qui l'entrave pour avancer vers sa finalité. L'imagination emmène « le personnage au-delà du réel [qui] répond à des exigences précises »¹⁴¹. Ici, Wilhelm peut ainsi « s'écarter du réel prosaïque »¹⁴² et croire aveuglément au métier d'acteur. Le manque d'expérience des difficultés de ce métier le remplit d'espoirs et lui permet d'avoir le courage. Sans ce courage, il n'avait rien entrepris. L'erreur est nécessaire. Et c'est pour cette raison justement qu'Aristote apprécie le caractère des jeunes.

Dans l'imagination de Wilhelm, ces deux qualités morales sont nettement représentées : il proteste comme suit : « tu (Mélina) ne sens pas que les hommes portent au-dedans d'eux-mêmes une étincelle vivante (...). Tu ne sens dans ton âme aucune force pour l'attiser et dans ton coeur aucune richesse pour l'alimenter quand la flamme a jailli. La faim te harcèle, tu ne supportes pas la sujétion, et tu ne sais pas voir que, dans toute carrière, ces mêmes ennemis sont à l'affût et ne peuvent se vaincre que par la gaieté et l'égalité d'âme »¹⁴³. Ici, dans le vocabulaire qu'il utilise, tout renvoie à la chaleur de jeunesse qui fonctionne comme moteur de ses actes. Dans la *Rhétorique*, Aristote analyse que « les jeunes sont, de caractère, enclins aux désirs et portés à faire

¹⁴⁰ Alain Brunn, *Puissance de l'imagination*, Flammarion, 2006, Paris, p166

¹⁴¹ *Ibid.*p173

¹⁴² Odile Souville, *L'homme imaginaire de la philosophie esthétique de Bachelard*, Lettres modernes, 1995, Paris,p6

¹⁴³ Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*(1796) trad.B.Briod, Paris, Gallimard, 1954, p90

ce qu'ils désirent (...) ils sont incapables de le maîtriser »¹⁴⁴. Mais ils ont « la grandeur d'âme, qui appartient aux optimistes »¹⁴⁵. Car « ils n'ont pas encore été humiliés par la vie et n'ont pas l'expérience des viles nécessités (...). Ils vivent plutôt d'après la moralité que d'après le calcul »¹⁴⁶. Et c'est cette vertu qu'Aristote nomme la vertu naturelle.

Une telle caractéristique de la jeunesse est représentée également dans *Sense and Sensibility*, dans la scène où Marianne dialogue avec Elinor à propos de Willoughby. Dans leur conversation, Elinor critique « l'imprudence » et « le manque de jugement » de sa soeur qui ne connaît que très peu Willoughby. Mais dans la réplique de Marianne contre Elinor, sont projetées ces caractéristiques de la jeunesse : « vous vous trompez, Elinor, dit-elle avec chaleur en supposant que je ne connais que très peu Willoughby »¹⁴⁷ et elle affirme que, à part Elinor et sa mère, « il n'y a personne au monde qu'[elle] connaisse mieux que lui »¹⁴⁸. Marianne argumente que « sept ans ne suffiraient pas à certaines gens pour arriver à se connaître, et pour d'autres c'est trop de sept jours »¹⁴⁹. Ici il est évident que Marianne ne connaît pas entièrement Willoughby tel qu'il est mais que comme Wilhelm, elle le croit par son imagination. C'est son affection pour Willoughby qui lui fait imaginer cela, et en même temps, l'imagination lui ajoute des qualités selon son désir. Elle ne doute jamais alors de la personnalité de Willoughby, mais c'est pour la raison qu'elle n'a pas encore connu exactement toutes les facettes de son caractère. C'est la même erreur. Mais Austen montre la qualité d'une telle vertu, qui

¹⁴⁴Aristote *Rhétorique* présentation et traduction par Pierre Chiron, GF Flammarion, 2007,p329

¹⁴⁵ *Ibid.*p331

¹⁴⁶ *Ibid.*p331

¹⁴⁷Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p61 (Ch12)

¹⁴⁸ *Ibid.* p61

¹⁴⁹ *Ibid.* p61

ne relèverait que les aspects positifs de l'autre : en le croyant ainsi, Marianne reçoit l'amour de Willoughby, et c'est Elinor qui discerne qu'entre eux, il y a « une entente totale »¹⁵⁰

L'analyse de l'imagination nous permet de comprendre la caractéristique de la jeunesse : l'imagination fonctionne comme moteur pour avancer vers le but. Leur spontanéité et leur fidélité à ce que l'âme désire permettent aux jeunes de progresser et de faire évoluer leurs prédispositions. Et dans le comportement de Wilhelm et de Marianne, nous avons pu trouver cette qualité issue de leur âge : « ils n'imaginent pas encore l'existence d'autres normes du beau que la loi, n'ayant été éduqués que par elle »¹⁵¹.

Julien Sorel, lui ne montre pas cette caractéristique de la jeunesse. Dans son âme, sa passion est fortement exprimée, et il désire ardemment faire fortune et obtenir le pouvoir dans la société. Mais dans son comportement, le calcul et l'hypocrisie précèdent son propre désir. Julien efface « tout élan de sensibilité, toute spontanéité incontrôlée (...) qui dérèglent ses projets, troublent le rapport direct volonté-acte »¹⁵². En effet, son caractère est le même que celui du vieillard tel qu'Aristote le définit. Nous ne pouvons pas retrouver le trait de « la vertu naturelle », éduquée par le beau. Il a choisi le clergé pour sa profession, mais pour une motivation radicalement différente de Wilhelm : par intérêt. On le voit par la perception de la société, inverse de la confiance ardente de Wilhelm : « pour lui, il n'éprouvait que haine et horreur pour la haute société où il était

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.62

¹⁵¹ Aristote *Rhétorique* présentation et traduction par Pierre Chiron, GF Flammarion, 2007, p.331

¹⁵² Michel Crouzet, *Le Rouge et le Noir essai sur le romanesque stendhalien*, Puf, 1995, p.128

admis »¹⁵³. Son âme montre nettement sa répugnance envers la société, cependant cela ne l'empêche pas d'y désirer le pouvoir. Dans son âme, il a deux tempéraments opposés : le tempérament chaud de la jeunesse et le tempérament froid de la vieillesse. Mais il ne peut alors bien harmoniser ces deux tempéraments comme l'homme adulte.

Une telle contradiction dévoile une autre caractéristique de la jeunesse : le manque de jugement droit. Julien a une passion dans son cœur et il peut calculer et réfléchir sur son but, mais il ne sait pas encore bien juger selon sa partie qui a le *logos*. En effet, lors que Julien vient de s'installer chez M. de Rênal, il a eu une autre chance : Fouqué a proposé à Julien de travailler ensemble dans de meilleures conditions que chez M. de Rênal. Mais Julien l'a refusé à cause du statut médiocre que son ami lui proposait. Nous retrouvons dans cet épisode la caractéristique de la jeunesse qui désire la victoire et la supériorité et le manque de jugement droit s'appuyant sur la partie qui a le *logos* : Julien craint alors que, en acceptant la proposition de Fouqué, « cette énergie sublime qui fait faire les choses extraordinaires »¹⁵⁴ s'éteigne : « Quoi, je perdrais lâchement sept ou huit années! j'arriverais ainsi à vingt-huit ans ; mais, à cet âge, Bonaparte avait fait ses plus grandes choses! »¹⁵⁵. On retrouve ici comme chez Marianne son manque de jugement droit à cause de sa passion excessive, caractéristique de la jeunesse.

Son rêve napoléonien le fait brûler afin de obtenir le pouvoir et la gloire, que Napoléon a miraculeusement gagnés. Ici encore son comportement témoigne qu'il est encore incomplet : même s'il peut calculer et réfléchir, il ne peut gouverner sa passion excessive par sa raison. En effet M. Crouzet ajoute l'analyse de la passion un aspect

¹⁵³ Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Folio classique, 2007, p83 (Livre I, Ch. VII)

¹⁵⁴ *Ibid.* p133 (Livre I, Ch. XII)

¹⁵⁵ *Ibid.* p132

négatif : l'ambition est comme la passion, liée à une projection dans l'avenir, mais « l'ambition est une rêverie infinie »¹⁵⁶ et « une passion non généreuse, relative à un égoïsme »¹⁵⁷.

Ces remarques ont donc mis en évidence un autre aspect de la jeunesse : le problème qui est issu du manque d'éducation de la partie qui a le *logos*.

C) Autre aspect de la chaleur de jeunesse : question d'*affectus* (l'excès de passion)

Aristote apprécie la jeunesse en raison de la force de sa chaleur, du caractère courageux et optimiste des jeunes. Cependant dans sa théorie il n'admet que l'adulte comme homme véritablement complet, parce que les jeunes sont encore agissés par leur tempérament chaud. Pour être agissant, il est indispensable d'équilibrer la passion avec la raison, ou, mieux encore, il faut que la raison maîtrise la passion. C'est là la condition essentielle pour parvenir à l'âge mûr.

Marianne et Wilhelm ne semblent pas encore parvenir à cette étape, ni ne semblent remarquer la nécessité de maîtriser la passion par la raison. A ce moment de leur vie, ils privilégient la passion, la force à côté du naturel.

A travers ces deux personnages, nous pouvons trouver les questions de la *natura animi* (les dispositions caractérielles) issue de leur âge et de l'*affectus* (passion) : dans l'*Institution oratoire*¹⁵⁸, Quintilien évoque l'excès de passion comme la cause des

¹⁵⁶ Michel Crouzet, *Le Rouge et le Noir essai sur le roman stendhalien*, Puf, 1995, p120

¹⁵⁷ *Ibid.*, p116

¹⁵⁸ Quintilien, *Institution oratoire*, Garnier frères, 1954, p136(Livre V, 10, 34)

actions mauvaises et il en énumère des exemples (la colère, la haine, l'envie, la cupidité, l'attente, l'ambition, l'esprit d'aventure, la crainte). Il ne s'agit pas ici de la question de la passion mais de l'excès de passion et la façon de la maîtriser.

Aristote propose dans sa théorie « la raison et l'intellect »¹⁵⁹ pour maîtriser un tel excès de passion. Selon lui, la nature ne peut pas être achevée sans la raison. Dans la *Politique*, Aristote résume ainsi sa pensée : « le *logos* est par nature la fin pour l'homme »¹⁶⁰ et « nul ne possède le *logos* dès le départ totalement ni une fois pour toutes »¹⁶¹. L'homme ne peut devenir homme complet sans éducation incluant l'éducation morale, l'harmonie entre la passion et la raison.

Cette conception aristotélicienne est ce qui sous-tend les trois romans de formation. Marianne et Wilhelm la mettent bien en évidence au cours de leur développement. En effet, jusqu'à maintenant, grâce à leur caractère passionné, ils ont pu progresser et trouver leur bonheur dans la réalisation de leurs désirs. C'est la raison pour laquelle ils ont été à l'écoute de leur passion qui a fait progresser leurs prédispositions. Cependant tandis qu'ils progressent ainsi suivant leur désir, apparaît peu à peu le problème de l'excès de passion.

Étudions d'abord, ce problème au travers du comportement de Marianne. Au chapitre XIII, l'auteur évoque le comportement de Marianne qui dépasse la norme et les règles de la société à cause de son manque de raison : Marianne est allée à Allenham

¹⁵⁹ Barbara Cassin, *Aristote et le logos, Contes de la phénoménologie ordinaire*, Puf, 1997, Paris, p61, « Ch.III Aristote avec et contre Kant : sur l'idée de nature humaine »

¹⁶⁰ Aristote, *Politique*, VII, 15, 1334b 15

¹⁶¹ Barbara Cassin, *Aristote et le logos, Contes de la phénoménologie ordinaire*, Puf, 1997, Paris, p69

pendant que Mrs. Smith y était et sans autre compagnon que Mr. Willoughby. Elinor lui reproche alors que « l'agrément d'une chose ne suffise pas à la rendre convenable ». Mais Marianne réplique : « au contraire, il n'y en a pas de plus forte preuve » : « s'il y avait eu réellement inconvenance dans ce que j'ai fait, je m'en serais rendu compte sur le moment, car lorsque nous faisons le mal, nous le sentons toujours, et dès lors, je n'aurais pas pu avoir de plaisir ». A ce moment, elle ne veut pas brider sa passion par sa raison, parce que, pour elle, la passion est supérieure à la raison, et comporte même la vertu nécessaire. Dans ses paroles, contrairement à ce qu'elle croit, son préjugé et son erreur sont indiscutables. En agissant ainsi, il est clair qu'elle va se détourner de la voie qui lui permettait de progresser. Mais « Marianne avait horreur de toute réserve (...) et retenir l'expression de sentiments qui étaient innocents en eux-mêmes lui semblait constituer une peine bien inutile »¹⁶². Ici nous pouvons voir l'excès de sa passion qui va emmener Marianne à une erreur irréparable et nous pouvons trouver la cause de cet excès au fond de son comportement : c'est la croyance absolue en la passion. Elle privilégie la chaleur, l'ardeur de jeunesse et refuse la maîtrise de sa passion par la raison, mais elle n'est ainsi que l'esclave de sa nature, dirigée par son ardeur. Elle est comme l'esclave dans la théorie aristotélicienne : qui ne possède pas le *logos* : « il est incapable, dit Aristote, de délibérer, autrement dit de produire un raisonnement en vue d'une fin »¹⁶³. Or seul le *logos* permet de dépasser un tel état et de transformer sa nature. Ici, nous voyons nettement la nécessité de l'éducation de la partie qui a le *logos* pour Marianne. Cette dernière est la seule solution pour pouvoir réformer sa nature. Mais

¹⁶² Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009 p56(Ch 11)

¹⁶³ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995,p165

Marianne refuse alors délibérément le raisonnement et c'est là la cause qui empêche son développement.

Analysons à présent la passion excessive de Wilhelm : Goethe y démontre clairement la gravité d'un tel excès de passion. Au chapitre II, (V.II), il déplore la perte de son amie Marianne. Dans son désespoir, il a failli perdre aussi ses plus grandes joies : son talent de poète et d'acteur. « Il ne voyait dans ses travaux qu'une plate imitation de quelques formules toutes conventionnelles, sans valeur de fond ». Il considère alors ses talents « qui manquaient encore les plus petites étincelles de naturel ». Alors que dans le dialogue avec Mélina, Wilhelm était si passionné et optimiste face aux difficultés de la vie, sa passion le détourne alors rapidement ainsi vers le côté négatif sans s'arrêter au juste milieu. A cet instant, il décide immédiatement et facilement de renoncer à ce qu'il a aimé et désiré fortement auparavant.

Dans la *Rhétorique*, Aristote attribue ce danger à l'excès de la chaleur des jeunes : « ils sont incapables de le (le désir) maîtriser (...). Dans la poursuite de leurs désirs, ils sont changeants, vite dégoûtés, et, plus ardents sont leurs désirs, plus vite ils s'éteignent »¹⁶⁴. C'est à cause d'une telle instabilité qu'Aristote ne considère pas les jeunes comme adultes. A ce stade, Wilhelm aussi, comme Marianne, la cause se situe dans son incompréhension de la force de *natura*. Une telle question est clairement apparue à la suite de cette scène, dans le dialogue avec Werner : celui-ci demande à Wilhelm s'il est raisonnable de détruire toutes ses pièces parce que ces compositions sont imparfaites et il affirme qu'« on ne saurait raisonnablement renoncer tout à fait à un talent pour lequel on ne se sent qu'une certaine inclination et aptitude, sous le prétexte

¹⁶⁴ Aristote *Rhétorique* présentation et traduction par Pierre Chiron, GF Flammarion, 2007,p329-330 « Caractère des jeunes »

qu'on ne l'exercera jamais avec la suprême perfection »¹⁶⁵. Cependant Wilhelm ne peut l'accepter, parce qu'il ne comprend pas à ce moment-là l'importance de l'*ars*, l'exercice nécessaire pour parvenir à la perfection comme épanouissement individuel. A cette étape, il ne s'appuie que sur l'imagination et ne sait pas encore l'équilibrer. Il croit que pour créer une oeuvre, « la première conception doit occuper notre âme tout entière »¹⁶⁶ et ne peut pas être accomplie par le travail « à des heures dérobées de-ci de-là »¹⁶⁷.

Atravers ces deux jeunes protagonistes, nous nous rendons compte alors de deux problèmes essentiels issus de leur âge : d'abord, l'excès de passion les mène aux erreurs qui empêchent leur développement en leur faisant nier le besoin de la maîtrise de la passion par la raison. Ensuite une telle éducation morale est parallèle à l'éducation au sens plus large, c'est-à-dire qu'il y a conjonction importante entre le développement du talent et celui de l'éthique, parce que la maîtrise du soi permet à l'individu de développer ses prédispositions. Ce fait a été rendu visible dans le dialogue entre Werner et Wilhelm : il ne pourra épanouir ses talents innés en s'appuyant seulement sur la force de *natura* sans l'*ars* et pour le comprendre, il a besoin de la raison et l'éducation.

A la suite de leur parcours de formation, nous pouvons affirmer plus clairement cette nécessité de la raison et de l'éducation, surtout au moment où ils se confrontent à des obstacles qu'ils ne pourront jamais surmonter seulement par leur force de *natura* sans l'*ars*.

¹⁶⁵ Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*(1796) trad.B.Briod, Paris, Gallimard, 1954,p121(ch.II,V.2)

¹⁶⁶ *Ibid.*p121

¹⁶⁷ *Ibid.*p121

D) La Limite de *natura*, nécessité de l'éducation

Après ce désespoir, Wilhelm part en voyage d'affaires, comme l'exige son père; et durant ce voyage, il rencontre des nouveaux amis, Laertes, Philine, Mignon. En passant le temps avec eux, il se rend compte de la différence entre le passé et le présent. Autrefois « son esprit, porté par des espoirs sans limites, s'élançait vers les hauteurs, où, livré aux plus vives jouissances de tous ordres »¹⁶⁸ alors que depuis la perte de Marianne, « il s'était laissé aller à une flânerie indécise »¹⁶⁹. Dans cette errance, Goethe indique nettement l'immaturation de Wilhelm : « il ne voyait pas clairement quel état ce besoin invincible dont la nature lui avait fait une loi et que les événements ne venaient qu'exciter, que contenter à demi et fourvoyer sans cesse »¹⁷⁰. En effet, à travers la rencontre avec ses nouveaux amis, il sent pour eux de l'amitié, de l'amour et de la tendresse. Cependant, ce lien qui l'enchaîne, n'est encore pas ce qui lui convient vraiment et ce sera la société de la Tour, dans laquelle il trouvera « de quoi nourrir sa passion favorite, satisfaire ses désirs »¹⁷¹ et un « but défini »¹⁷². Mais il ne peut alors deviner la cause de son errance. En effet, il n'a pas encore acquis la capacité de bien juger ce qui lui est nécessaire, ni celle de sortir lui-même d'une telle situation, il lui manque l'éducation et l'expérience féconde pour acquérir la raison et l'intellect : « en examinant son état d'esprit présent et méditant sur les moyens d'en sortir, il tomb[a] dans la plus grande perplexité »¹⁷³. Dans cette errance, Goethe montre nettement la nécessité de l'éducation et du guide par l'éducateur qui « incarne la voix de la raison, de

¹⁶⁸ *Ibid.* p191(Ch.XIV, V.2)

¹⁶⁹ *Ibid.*p191

¹⁷⁰ *Ibid.*p191

¹⁷¹ *Ibid.*p192

¹⁷² *Ibid.*p192

¹⁷³ *Ibid.*p191

la vertu et la sagesse »¹⁷⁴ au cours de la formation des jeunes.

Au chapitre IX(V. II), Wilhelm rencontre un membre de la société de la Tour, déguisé en voyageur. A cette occasion, Wilhelm lui demande : « les dispositions naturelles, (...) ne sont-elles pas pour l'acteur comme pour tout autre artiste et même pour tout homme, le premier et l'ultime moyen d'atteindre à un but si élevé? ». L'aîné lui donne la réponse que lui-même ne pouvant trouver. Tout en admettant l'importance des puissances naturelles, il affirme la nécessité de la formation par le même mot que Wilhelm a utilisé, mais en un sens différent : « le premier et l'ultime, le commencement et la fin, elles (les dispositions naturelles) pourraient être et demeurer cela; mais entre deux, il manquerait bien des choses à l'artiste si la formation, et une formation précoce, ne faisait d'abord de lui ce qu'il doit devenir par la suite ». C'est la théorie d'Aristote : la *natura* nécessite l'*ars* pour parvenir à l'*habitus*. Sans *natura*, l'*ars* n'existe pas.

Dans *Sense and Sensibility*, Austen décrit une telle nécessité de l'éducation et la limite de *natura* sous une forme plus soulignée que celle de Goethe. Dans le roman, l'auteur confronte son héroïne à des obstacles plus graves. Marianne est trahie par Willoughby, qui se marie avec une autre femme pour sa fortune. Dans ses réactions contre ces difficultés, Austen montre nettement sa faiblesse et la limite de sa *natura* : Marianne qui est refusée par Willoughby tombe « immédiatement dans l'excès de son affliction »¹⁷⁵ et elle est dans l'état des « explosions de douleur »¹⁷⁶. De plus, elle refuse

¹⁷⁴ Florence Bancaud, *Le roman de formation au XIIIe siècle en Europe*, Nathan, 1998. p58

¹⁷⁵ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p178(Ch.29)

¹⁷⁶ *Ibid.* p178

la consolation d'Elinor qui pourrait la sauver. Elle veut « être seule (...) évitant la vue de tout le monde »¹⁷⁷. Dans son comportement, nous ne pouvons jamais trouver sa volonté de sortir d'une telle situation. Parce que pour elle, montrer sa douleur sans retenir sa passion est la preuve de son affection, et de sa capacité d'aimer. Nous retrouvons là la nature de Marianne et c'est la raison pour laquelle elle ne veut pas sortir d'une telle souffrance pour ne pas renoncer à son être, à ce qu'elle considère comme son être profond. C'est la caractéristique des jeunes qui veulent préserver l'être tel qu'il est. Mais un tel acte ne pourra jamais la sauver. Sa conduite témoigne de sa faute : elle déclare à Elinor : « il faut que je m'abandonne à ma douleur, que je la subisse »¹⁷⁸. A cette phase, une tension très forte est perceptible : Marianne est une héroïne possédant de « grands talents et d'excellentes dispositions »¹⁷⁹, mais elle n'est pas « raisonnable »¹⁸⁰. Elle a de nombreuses prédispositions pour s'épanouir, mais à cause du malheur, ses qualités se fanent presque entièrement avant d'avoir pu se développer. Ce fait est souligné par les paroles de Mrs. Jennings : « je n'ai jamais vu de ma vie une jeune fille aussi furieusement éprise. (...) Marianne est une créature tout à fait hors d'elle-même »¹⁸¹. Son excès de passion la change au sens négatif. Mais pour Marianne, tout cela est naturel, dans la continuité de ce qu'elle a toujours apprécié. Cependant, le vocabulaire utilisé dans le texte original décrit plus clairement la perte de ses qualités à cause de son manque de modération de la passion : « *I never saw a young woman so desperately in love (...) She is quite an altered creature. »¹⁸² A ce moment, Marianne ne peut plus se soutenir par ses seules capacités naturelles et faillit mourir. Austen*

¹⁷⁷ *Ibid.*p178

¹⁷⁸ *Ibid.*p188

¹⁷⁹ *Ibid.*p200(Ch.31)

¹⁸⁰ *Ibid.*p200

¹⁸¹ *Ibid.* p179

¹⁸² Jane Austen, *Sense and Sensibility*(1811), London, Penguin Classics, 2003, p172(Ch.29)

montre ici le danger de l'excès de passion et de l'ambivalence de *natura*.

Toutefois, Austen présente également la possibilité de réformer la personnalité de Marianne par le contraste avec une autre héroïne : Elinor. Dans le roman, celle-ci se trouble également dans une situation difficile, comme Marianne. Elle découvre qu'Edward, qu'elle aime autant que Marianne a aimé Willoughby, avait une fiancée depuis longtemps; de plus, elle en est informée par cette fiancée elle-même, qui est une femme « perfide », « égoïste » et « sans instruction »¹⁸³. Elinor tombe alors comme Marianne dans « une détresse (...) qu'elle avait jamais éprouvée »¹⁸⁴. Mais la réaction d'Elinor et sa conduite sont complètement opposées à celles de Marianne. Elle ne reste pas dans le désespoir, mais cherche à sortir d'un tel état par sa réflexion tranquille : elle ne doute pas les fiançailles entre Edward et Lucy. Car « il lui était impossible, après y avoir sérieusement réfléchi, de la mettre en doute »¹⁸⁵, néanmoins elle raisonne aussi que « c'est à elle qu'allait tout son amour (l'amour d'Edward) »¹⁸⁶ en appuyant sur le fait que sa mère, ses soeurs, Fanny, tous s'étaient aperçus de l'amour d'Edward pour Elinor. Elle peut avoir confiance en elle, et que « ce n'était pas illusion de sa propre vanité »¹⁸⁷. Au bout de sa réflexion, elle montre sa maîtrise de sa passion par sa raison :

« elle se sentit capable, même à ce moment et sous la première impression de ce coup terrible, de se dominer assez pour écarter tout soupçon de la part de sa mère et de ses soeurs. Elle y réussit tellement bien que, lorsqu'elle se retrouva à la table de famille, deux heures seulement

¹⁸³ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009,p139(Ch.23)

¹⁸⁴ *Ibid.*,p137(Ch.22)

¹⁸⁵ *Ibid.*,p138(Ch.23)

¹⁸⁶ *Ibid.*,p138

¹⁸⁷ *Ibid.*,p138

après avoir vu s'écouler ses plus chères espérances, personne n'eût pu supposer, d'après l'attitude des deux soeurs, qu'Elinor se consumait secrètement devant les obstacles qui devaient la séparer pour toujours de l'objet de son amour »¹⁸⁸.

Ainsi, même dans la difficulté incroyable, son sens lui permet d'être « sûre » et de garder « son apparence de gaieté ». Elle a « un orgueil raisonnable et louable »¹⁸⁹ (« a reasonable and laudable pride »¹⁹⁰) par lequel soutient son esprit contre la grande difficulté dans sa vie. Ici, le mot "*pride*" ne signifie pas une simple fierté, mais plutôt la croyance en soi. Un extrait de la définition de ce mot dans *The Oxford English Dictionary*, nous permet de comprendre mieux cette qualité : c'est « la conscience ou le sentiment de ce qui est convenable pour soi-même, et qui le prévient de ce qu'il considère indigne de lui » (« *A consciousness or feeling of what is befitting (...) oneself (...), which prevents a person (...) what he considers to be beneath him or unworthy of him* »¹⁹¹). Nous trouvons donc dans le sens de *pride*, non seulement le sentiment de la supériorité sur les autres, mais aussi et surtout la capacité de juger ce qui est juste pour soi-même, et elle permet d'avoir confiance en soi. C'est pourquoi Elinor a pu garder le soi et la confiance en elle même dans la situation difficile qu'elle a pu rencontrer.

En situant ces deux héroïnes dans la même difficulté, Austen propose différentes façons d'agir et les oppose, pour montrer la nécessité de l'éducation et de l'acquisition de la raison droite pour parvenir à l'*habitus*. Et nous pouvons également trouver dans

¹⁸⁸ *Ibid.*, p140 (Ch.23)

¹⁸⁹ *Ibid.*, p187(Ch.29)

¹⁹⁰ Jane Austen, *Sense and Sensibility*(1811), London, Penguin Classics, 2003, p179(Ch.29)

¹⁹¹ *The Oxford English Dictionary*, redaction dirigée par J.A. Simpson et E.S.C. Weiner, Clarendon press, Oxford, 1989, p463

son oeuvre, une autre manière de montrer la nécessité de l'éducation qui apparaît au travers de la série d'actes opposés d'Edward et Willoughby : comme nous l'avons déjà évoqué, ils ont tous deux commis une erreur irréparable dans leur vie : Willoughby s'est marié avec Sophia pour faire fortune en abandonnant Marianne tandis qu'Edward s'est fiancé très jeune avec Lucy qu'il ne pouvait continuer d'aimer. En fin de compte, ils tombent dans le malheur à cause de leur manque de jugement droit. Toutefois, à la fin du roman, leurs dénouements sont opposés : Willoughby tombe dans les « malheurs (...) irrémédiables »¹⁹² à cause de son mariage, alors qu'Edward passe « du désespoir au bonheur »¹⁹³. Si au début ce dernier est malheureux comme Willoughby, il est finalement sauvé par la chance et obtient le bonheur. Cependant, au travers de cette différence, nous pouvons voir que, plus que la chance d'Edward, ce sont leurs actions jusqu'au dénouement qui sont importants. En analysant leurs actes, nous pouvons trouver la raison de leurs destins opposés.

Étudions d'abord le comportement de Willoughby par sa confession à Elinor. Au chapitre XLIV, Willoughby lui retrace la prise de conscience de ses propres sentiments pour Marianne : « cette lettre (la lettre de Marianne) me fit voir plus clair en moi-même. Je sentis qu'elle m'était infiniment plus chère qu'aucune femme du monde ». Mais par la suite, nous nous apercevons immédiatement de la différence entre sa parole et son comportement : « mais tout venait d'être définitivement arrêté entre miss Grey et moi. Impossible de reculer ». Ici, tandis que sa parole montre l'amour sincère pour Marianne, elle révèle la contradiction avec son acte : il n'a pas agi pour surmonter son obstacle, pour son véritable amour. Dans son comportement, son égoïsme est nettement apparu. Il

¹⁹² Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009,p.327(Ch.44)

¹⁹³ *Ibid.*,p356(Ch.49)

aime Marianne, mais il ne veut pas renoncer à une fortune pour elle : « mon affection pour Marianne, la certitude où j'étais de son attachement, tout cela fait insuffisant pour balancer en moi la peur de la pauvreté ». Dans sa confession, ses comportements et ses décisions démontrent clairement son égoïsme qui ne peut qu'agir pour lui-même.

Edward agit à l'inverse. A sa première jeunesse, il a commis une erreur en se fiançant avec une fille « perfide », « égoïste » et « sans instruction » et il se tourmente longtemps à cause de cette faute issue de son âge immature. Edward avoue : « j'avais si peu fréquenté d'autres femmes, que je ne pouvais pas faire de comparaison, ni voir ses défauts (ceux de Lucy) »¹⁹⁴ et « c'était la conséquence de mon ignorance du monde et de mon oisiveté »¹⁹⁵. Mais ce qui diffère entre Edward et Willoughby est que ce dernier ne répète pas la même erreur. Chaque fois qu'il se confronte à un obstacle, il réfléchit et il agit plus correctement qu'auparavant : dès la première occasion qu'Edward a eu par hasard de mettre fin à l'engagement avec Lucy, il lui donne alors à Lucy le choix de maintenir ou de rompre l'engagement, bien que ces fiançailles ne fussent pour lui qu'« une source de tourments et de regrets »¹⁹⁶. Il explique son sentiment à ce moment-là : « je savais que c'était mon devoir (...) sans considérer mes sentiments »¹⁹⁷. Dans sa parole et dans sa décision, nous pouvons trouver le sentiment de sa responsabilité envers sa première erreur et également vis-à-vis de Lucy qui était entièrement attachée à lui. Par cette occasion, il apprend comment agir correctement en cédant l'intérêt propre par le respect pour autrui.

Rappelons maintenant ce qu'Aristote a écrit dans l'*Ethique à Nicomaque* : « l'*êthos* est le résultat de nos actes : on acquiert telle ou telle disposition éthique en

¹⁹⁴ *Ibid.*,p357

¹⁹⁵ *Ibid.*,p357

¹⁹⁶ *Ibid.*,p362

¹⁹⁷ *Ibid.*,p362

agissant de telle ou telle manière ». Willoughby et Edward étaient tous les deux imparfaits au début. Mais celui-ci agit ensuite constamment de façon juste et il devient juste. Aristote explique que « le caractère n'est plus ce qui reçoit ses déterminations de la nature (...), il est le produit de la série des actes dont je suis le principe »¹⁹⁸. C'est-à-dire que nous apprenons les règles et le jugement droit à travers les diverses exercices donnés et le résultat que nous recevons, dépend des actes pris à ces occasions-là.

Dans *Sense and Sensibility*, nous pouvons clairement voir le fruit d'une telle évolution naturelle opposée par le comportement des deux personnages dès la deuxième opportunité que reçoit Edward, lorsque Lucy lui demande de rompre ses fiançailles avec lui. Il part alors immédiatement à Barton pour demander Elinor en mariage : « il avait quitté Oxford vingt-quatre heures après la lettre de Lucy, avec une seule idée, son voyage immédiat à Barton, et n'avait pas eu le loisir de former aucun plan de conduite en dehors de son voyage »¹⁹⁹. Dans sa décision sans aucune hésitation, et dans son action rapide pour poursuivre son but fixé, nous trouvons alors le fruit de la série de ses pratiques intellectuelles. L'auteur utilise la chance comme occasion de lui faire montrer ce qu'il a acquis au travers de son expérience.

A présent, il est clair que c'est la différence de leurs actions a amené à chacun un sort différent et en cela leur résultat ne dépendait pas uniquement de leur chance. Willoughby avait également des occasions de changer sa vie, mais il n'a pas agi correctement à chaque fois n'agissant que pour lui.

¹⁹⁸ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995, p.99

¹⁹⁹ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p.361(Ch49)

Austen s'appuie ainsi sur l'idée d'habitude chez Aristote : « l'habitude crée une pesanteur telle que l'on ne peut que répéter ce que l'on a déjà fait : au fil du temps chacun amplifie ce qu'il a commencé, en s'améliorant toujours davantage ou en sombrant dans une déchéance de plus en plus grande »²⁰⁰.

On l'a vu dans la différence entre Willoughby et Edward. Et également dans la différence entre Marianne et Elinor. En utilisant plusieurs personnages, Austen montre la nécessité de l'*ars* et de l'acquisition du jugement droit pour l'épanouissement de la *natura* : même pour les individus qui possèdent de nombreuses qualités naturelles. Pour acquérir une telle vertu l'auteur insiste sur l'importance de l'action. En effet, au début la différence n'est pas grande : Willoughby comme « un homme doué de tous les avantages du corps et de l'esprit. Avec des dispositions naturelles à la franchise et à l'honnêteté et un cœur sensible et aimant »²⁰¹. Mais il avait également des penchants vicieux dès sa naissance : « la paresse, la dissipation, le luxe » et l'auteur décrit que ces vices ont anéanti son esprit et son caractère et détruit son bonheur. Austen ajoute comme cause de la corruption de Willoughby « une indépendance prématurée »²⁰² et l'influence du monde : « le monde l'avait rendu d'abord extravagant et vain ; et, peu à peu, insensible et égoïste »²⁰³. Nous retrouvons ici la question issue de l'*aetas* : il a été indépendant avant d'acquérir le jugement droit et de bien former son caractère par l'éducation. Dès le départ, l'action droite n'a pas été possible. Willoughby n'a pas été capable d'y réagir.

Dans la théorie aristotélicienne, la jeunesse est le moment de la formation du

²⁰⁰ Solange Vergnières, *Éthique et Politique chez Aristote*, Puf, 1995,p103

²⁰¹ Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009,p327(Ch44)

²⁰² *Ibid.* p327

²⁰³ *Ibid.*p327

caractère et du développement de la *natura* par l'*ars* en vue de parvenir à l'*habitus*. Par l'éducation et par l'exercice, les jeunes peuvent réformer et développer correctement leur *natura*. Mais comme le montre l'échec de Willoughby, les jeunes sont encore des êtres incomplets, faibles et faciles à corrompre. Dans la corruption de Willoughby, nous trouvons nettement la nécessité de l'éducation et de l'exercice durant la jeunesse.

Dans *Sense and sensibility*, Austen s'appuie sur la théorie d'Aristote pour montrer la nécessité et le modèle de l'éducation pour la formation des jeunes en décrivant plusieurs formes de transformations de la nature selon l'éducation reçue et selon l'exercice accompli. La même demande est également visible dans le roman de Goethe qui se consacre toujours à montrer la nécessité de l'*ars* pour le développement de la *natura*. De plus, non seulement la théorie aristotélicienne permet-elle de comprendre mieux la structure et l'objet de ces deux romans de formation, mais aussi et surtout, elle nous permet de découvrir un nouveau aspect dans l'autre roman de formation. Stendhal s'appuie lui aussi sur la théorie d'Aristote avec des résultats inverses. C'est le cas du *Rouge et le Noir*. Nous avons déjà pu montrer que la théorie d'Aristote est visible dans ce roman de Stendhal. Par ailleurs, la structure même du roman était semblable à ceux de Goethe et d'Austen, mais Stendhal se distingue des autres auteurs par la place centrale qu'il donne à la force de *natura* dans son roman. Dans le *Rouge et le Noir*, nous remarquons nettement que l'auteur décrit « un individu puissant »²⁰⁴ qui possède des dispositions extraordinaires et un héros qui est souvent sauvé par la chance. Au cours de roman, nous pouvons nous apercevoir à plusieurs reprises du privilège de cette force de *natura* et du fruit du hasard. Tout le monde croyait en Julien, son génie, et personne ne doutait de son ascension sociale : « Madame de Rênal (...) trouvait, (...) ce jeune homme

²⁰⁴ Michel Crouzet, *Le Rouge et le Noir essai sur le romanesque stendhalien*, Puf, 1995, p131

rempli de génie, et qui était regardé par tout le monde comme devant un jour aller si loin »²⁰⁵ et Mathilde se demande ainsi : « Que lui (à Julien) manque-t-il? Un nom et de la fortune. Il se ferait un nom, il acquerrait de la fortune »²⁰⁶ et grâce à la chance et à ses dispositions naturelles, il réussit à devenir l'époux de Mathilde, une fille de marquis dans la haute société parisienne. Dans ce roman, à aucun moment nous ne pouvons retrouver une intention de l'auteur de montrer la nécessité de l'*ars* pour la *natura* comme pour les deux autres écrivains. Ce que nous retrouvons tout d'abord dans le *Rouge et le Noir*, c'est le point de vue de l'époque du romantisme : la nature s'oppose à la culture, à l'acquis. Dans *Stendhal en tout genre*, M.Crouzet montre une telle pensée romantique chez Stendhal : pour Stendhal, la règle et la norme ne peuvent qu'affaiblir la particularité de la nature : « tout homme a raison dans son goût »²⁰⁷ et « tort dans son conformisme »²⁰⁸. Stendhal refuse et méprise la transformation de la *natura* par l'*ars* : « le naturel est incompatible avec toute relation de cause à effet, de moyens à fins, de méthode à résultat, de volontés à finalité »²⁰⁹. Mais en même temps, dans ce roman, nous trouvons la contradiction avec une telle pensée : tandis que Stendhal décrit un héros passionné et puissant par sa nature, à la fin du roman, l'auteur montre nettement la limite de *natura* et la nécessité de l'éducation même pour un individu qui possède de grandes prédispositions, ainsi que l'importance de l'harmonie entre passion et raison. En effet, Julien est finalement sauvé par l'éducation de Mme de Rênal, et il peut retrouver le soi par l'équilibre de la passion avec la raison. Dans le roman de Stendhal, nous trouvons partout une telle contradiction : nous découvrons plusieurs fois le héros

²⁰⁵ Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Folio classique, 2007, p153 (ChXVI, L.I)

²⁰⁶ *Ibid.* p423 (ChXI, L.II)

²⁰⁷ Michel Crouzet, *Stendhal en tout genre*, H.Champion, 2004, p301

²⁰⁸ *Ibid.* p301

²⁰⁹ *Ibid.* pp305-306

qui sent le bonheur avant de réaliser son but, avant de parvenir au sommet du pouvoir dans la société. Par exemple, dans une soirée avec Mme de Rênal, pour un moment que « Julien ne pensait plus à sa noire ambition »²¹⁰. Durant cet instant, « pour la première fois de sa vie, il était entraîné par le pouvoir de la beauté »²¹¹. Stendhal décrit alors l'émotion que le héros ressent est « un plaisir et non une passion »²¹². Il faut remarquer ici la différence entre ces deux mots : le plaisir et la passion. Le premier terme est beaucoup moins fort du sens que la passion, et il représente le sentiment modéré. Parce que Julien est toujours bouleversé par sa passion et « chez cet être singulier, c'était presque tous les jours tempête »²¹³, mais le plaisir naît dans la tranquillité. Dans le roman, l'auteur précise ainsi que le héros « trouvait un si délicieux plaisir à être sincère »²¹⁴ qu'il sentait pendant un instant l'importance d'un tel plaisir plus que son ambition : « il était sur le point d'avouer à Mme de Rênal l'ambition qui jusqu'alors avait été l'essence même de sa vie »²¹⁵. De plus, le plaisir qu'il ressent alors est juste, ce n'est pas de la fausse passion. En effet, le temps passé ensemble avec Mme de Rênal devient finalement le temps le plus précieux pour Julien, et c'est ainsi qu'à la fin de sa vie, il retrouve son bonheur. Cependant, à ce moment-là, Julien ne peut tout de suite remarquer ce qui est le plus important pour lui : tout en s'exclamant « le bonheur serait-il si près de moi!... La dépense d'une telle vie est peu de chose »²¹⁶, il doute d'être heureux à rester dans « un plaisir parfait à se reposer »²¹⁷. Nous retrouvons ici son manque de jugement droit et la nécessité de l'*ars*. Parce qu'il trouve alors son bonheur

²¹⁰ Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Folio classique, 2007, p123 (Ch. XI, L. I)

²¹¹ *Ibid.*, p123

²¹² *Ibid.*, p123

²¹³ *Ibid.*, p120

²¹⁴ *Ibid.*, p153 (Ch. XVI, L. I)

²¹⁵ *Ibid.*, p153-154

²¹⁶ *Ibid.*, p230 (Ch. XXIII, L. I)

²¹⁷ *Ibid.*, p230

près de lui, mais qu'il ne peut juger quel chemin lui convient. En effet, Julien a déjà acquis plus d'expériences que les autres protagonistes et il a acquis le caractère froid qui lui permet de calculer et réfléchir à la direction à suivre. Mais son problème n'est pas seulement l'excès de l'ambition, mais aussi et surtout l'excès de froideur : il agit par ambition, mais il peut réfléchir pour ne pas se perdre en chemin, c'est la force du caractère froid que les autres protagonistes ne possèdent pas. Cependant pour réaliser son ambition, il efface ses propres sensibilités qui empêchent son ascension sociale. Mais elles sont essentielles pour lui. Dans sa théorie, Aristote insiste sur l'importance de l'harmonie entre la passion et la raison : le désir doit être correctement orienté par la raison droite. Le désir est le moteur et aussi le fondement des actes et c'est la raison qui juge si ce désir est souhaitable pour ses fins. Mais Julien est aveugle à son véritable désir : à cause de l'excès de sa passion et plus encore à cause de sa froideur. A cette phase, il est agité par deux tempéraments opposés et ne sait pas bien les utiliser. Ainsi grâce aux forces doublées par la chaleur et la froideur, il peut avancer vers l'objet de sa passion plus rapidement que les autres protagonistes, mais il avance vers un but qui n'est finalement qu'une illusion.

M. Crouzet analyse ainsi que Stendhal invente l'ambition comme passion héroïque, comme passion absolue, mais qu'au fond de cette ambition, il n'y avait pas finalement de passion réelle, c'était la passion vide et fausse²¹⁸. Dans la vie de Julien, l'ambition et l'hypocrisie, deux qualités extrêmes chaude pour l'une et froide pour l'autre étaient les sources de sa puissance. Mais il ne faisait alors que progresser sans prendre conscience du véritable objet de sa passion. Son éducation commence dans la

²¹⁸ Michel Crouzet , *Le Rouge et le Noir essai sur le romanesque stendhalien*, Puf, 1995, Ici, je résume son analyse dans les deux articles, titrés « Vraies et Fausses Passions »p113 et « Le Héros Ambitieux »pp116-117 dans son ouvrage.

prison lorsque son ambition a pu complètement disparaître. D'abord, nous remarquons qu'il commence à acquérir sa raison droite : « je croyais que par sa lettre à M. de La Mole elle (Mme de Rênal) avait détruit à jamais mon bonheur à venir et moins de quinze jours après la date de cette lettre je ne songe plus à tout ce qui m'occupait alors... »²¹⁹. Nous nous apercevons ici de la disparition de sa fausse passion et par la suite, nous retrouvons un héros qui peut comprendre son véritable désir en s'appuyant sur sa raison droite : « l'ambition était morte en son coeur, une autre passion y était sortie de ses cendres ; il l'appelait le remords d'avoir assassiné Madame de Rênal.(...) il pouvait se livrer tout entier au souvenir des journées heureuses qu'il avait passées jadis à Verrières ou à Vergy.(...) Jamais il ne pensait à ses succès de Paris; il en était ennuyé »²²⁰. Il est clair que Julien a alors acquis le jugement droit par sa faute irréparable : la tentative d'assassinat de Mme de Rênal. Dans la prison, il montre sans cesse la transformation de sa *natura*. Il devient capable de penser à autrui : « il avait des remords non seulement envers M. de La Mole, mais aussi pour Mathilde »²²¹. Et il désire une vie tranquille : « deux ou trois mille livres de rente pour vivre tranquille dans un pays de montagnes comme Vergy...J'étais heureux alors...Je ne connaissais pas mon bonheur! »²²². Il faut rappeler maintenant que dans le passé Julien ressentait un tel désir et le bonheur. Mais à ce moment-là, il a douté de pouvoir être heureux de « se reposer toujours ». Il se demandait alors ainsi : « la dépense d'une telle vie est peu de chose; je puis à mon choix épouser mademoiselle Élisabeth, ou me faire l'associé de Fouqué...Mais, le voyageur qui vient de gravir une montagne rapide, s'assied au sommet, et trouve un

²¹⁹ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*(1830), Folio classique, 2007,p599(Ch.XXXVI,L.II)

²²⁰ *Ibid.*p616(Ch.XXXIX,L.II)

²²¹ *Ibid.*p614

²²² *Ibid.*p599(Ch.XXXVI,L.II)

plaisir parfait à se reposer. Serait-il heureux, si on le forçait à se reposer toujours? »²²³.

A cet instant, pour lui, le mot “reposer” semblait une vie médiocre et ratée. Il avait été alors échauffé par sa nature, par la chaleur de jeunesse. Mais après l’acquisition de la raison droite, Il a compris que c’était là qui se situait son bonheur. A la fin de sa vie, Julien avoue ainsi :

« j’aimerais assez à reposer, puisque reposer est le mot, dans cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. (...) ma vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l’ambition a enflammé mon coeur : alors, c’était ma passion...Enfin cette grotte m’est chère »²²⁴.

Il est alors capable de juger où est son bonheur sans sombrer dans son excès de passion, et il trouve ainsi son bonheur dans la tranquillité de l’âme. Il est arrivé à la maturité. Nous retrouvons alors la vertu aristotélicienne dans la vision du bonheur tel que Julien le trouve à la fin de sa vie. En effet, à la fin de l’*Éthique à Nicomaque*, Aristote décrit les gens heureux comme étant : « ceux qui, modérément nantis des biens extérieurs, avaient cependant exécuté ce qu’il y avait de plus beau (à leur estime) et s’étaient conduits dans la vie avec bon sens »²²⁵. Dans sa définition du bonheur, nous trouvons le concept du juste milieu aristotélicien : ni trop, ni trop peu et l’harmonie entre le désir et la raison. Nous retrouvons cette théorie aristotélicienne dans la dernière parole de Julien.

²²³ *Ibid.*,p230(Ch.XXIII,L.I)

²²⁴ *Ibid.*,p659(Ch.XLV,L.II)

²²⁵ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, traduction et présentation par Richard Bodéüs GF Flammarion,2004, p535(X 1179 a10-15)

Dans le *Rouge et le Noir*, Stendhal tente de décrire l'individu et la société de son époque : l'époque romantique et napoléonienne. Mais en même temps, dans le développement du jeune héros, nous trouvons finalement la transformation de sa nature et le parcours de l'évolution de sa *natura*.

Les analyses de ces trois romans de formation, en nous appuyant sur la théorie aristotélicienne à l'égard de *natura* et des caractéristiques des jeunes, nous ont permis d'éclairer le lien réciproque et indispensable de *natura* avec l'*ars* pour épanouir les prédispositions comme les talents et le caractère. La *natura* ne change pas et elle est inégalement distribuée, mais peut se développer et s'épanouir grâce à l'éducation et l'exercice. La théorie d'Aristote nous permet de saisir la structure et l'objet des romans de formation par un nouveau point de vue et de les comprendre plus profondément par ces trois étapes de la formation : *natura*, *ars*, *habitus*. Dans le roman de Goethe et celui d'Austen, les auteurs montrent ces trois étapes comme essentielles et ils ont volontairement utilisé la théorie d'Aristote pour décrire la formation des jeunes. Dans le *Rouge et le Noir*, contraire à l'intention affichée de l'auteur, la nécessité et l'importance d'*ars* pour l'épanouissement de *natura* sont clairement apparues. La différence et la ressemblance de ces trois oeuvres, nous permet de comprendre l'importance et la nécessité de la théorie d'Aristote pour la formation humaine et son universalité.

Conclusion :

C'est durant les XVIIIème et XIXème siècles qu'apparaisse le roman de formation et qu'il « a réussi à s'imposer en tant que genre, reconnu comme tel : en conciliant vérité et fiction, plaisir et morale, réalisme et expression authentique du moi »²²⁶. Il joue du coup un rôle important en partie grâce à lui « les romanciers permettent en effet au roman d'être considéré comme une forme sérieuse d'expression artistique et comme le vecteur d'échanges interculturels européens des plus féconds »²²⁷. F. Bancaud remarque que « le roman de formation atteint ainsi son apogée en même temps qu'il se diversifie au XIXème siècle »²²⁸ en affirmant que le roman de formation ne se réduit pas dans les siècles ultérieurs.

Cependant, cette vision positive n'a pas toujours prévalu. Ce genre, qui n'était pas toujours apprécié des chercheurs, était même tombé dans l'oubli. Dès le XVIIIème siècle, apparaît un profond mépris dans les critiques du genre, mépris dont nous trouvons la forme achevée dans la critique de Hegel, qui le montre notamment dans l'*Esthétique*.

F. Bancaud résume les pensées de Hegel portant sur le *Bildungsroman* dans son article²²⁹ : « un processus d'éducation par l'apprentissage de la désillusion et du

²²⁶ Florence Bancaud, *Le roman de formation au XIIIe siècle en Europe*, Nathan, 1998, p109

²²⁷ *Ibid.* p109

²²⁸ *Ibid.* p110

²²⁹ *Roman de formation Roman d'éducation dans la littérature française et dans les littératures étrangères*, sous la direction de Philippe Chardin, paris, éditions KIMÉ, 2007
« Le *Bildungsroman* allemand synthèse et élargissement du roman de formation? » rédigé par Florence Bancaud

renoncement du jeune homme à ses idéaux face à l'ordre existant à la suite du conflit entre la poésie du coeur et la prose de l'effectivité du monde »²³⁰. La fin du *Bildungsroman*, analysée par Hegel « n'est nullement une harmonie (...) mais la résignation à la banalité »²³¹. Aux yeux de Hegel, le roman de formation est une adaptation à une société médiocre et un refus de la partie la plus noble en soi.

Ce reproche rejoint celui qu'on fait généralement à la théorie d'Aristote. En effet, dans son étude, Aristote a visé à éduquer les jeunes citoyens pour qu'ils puissent parvenir au bonheur et il a cherché le moyen de bien vivre ceux qui deviendront ultérieurement les fondements de la société. Chez Aristote, il était donc important de trouver une méthode d'éducation applicable à l'ensemble des citoyens, et c'est pour cette raison que nous trouvons dans ses idées des généralités. C'est pourquoi le concept du juste milieu aristotélicien est parfois considéré comme un compromis fade. Mais ce n'est qu'un malentendu sur sa théorie, car l'acquisition d'une telle vertu est un sommet de maîtrise qui exige un travail acharné. Ce point de vue nous semble clairement vérifié à travers notre analyse des trois romans de formation. Les jeunes protagonistes ne peuvent comprendre l'importance et la nécessité de l'*ars* pour leur *natura* avant d'être confrontés aux obstacles qu'ils ne pourraient jamais dépasser par la seule force de la *natura* ou jusqu'à ce qu'ils commettent une erreur irréparable. Ce point était notamment visible lorsque Marianne a refusé d'être sauvée par le comportement raisonnable dans son désespoir. Parce qu'être sauvée signifiait pour elle de renoncer à la douleur issue de sa propre sensibilité, c'est-à-dire de renoncer au soi. Cependant, contrairement à ce point de vue romantique, elle a failli perdre entièrement sa *natura* à cause de cette croyance en la force de *natura*. C'est dans cet échec qu'Austen montre le plus

²³⁰ *Ibid.* p42

²³¹ *Ibid.* p42

clairement la véritable valeur de la vertu aristotélicienne par le contraste avec Elinor. Par ailleurs, l'harmonie entre la passion et la raison ne signifie pas la perte totale de la passion, ni celle de la *natura*. Dans la théorie aristotélicienne, Aristote ne demande jamais d'effacer entièrement la passion, ni le désir par la raison. Parce que l'un comme l'autre sont des fondements pour l'individu. En suivant le désir, les jeunes se confrontent aux obstacles et commettent des erreurs, mais ce n'est que par le désir que nous pouvons trouver le soi et c'est ainsi qu'ils progressent et que se développe la faculté qui possède le *logos*. Ce qu'Aristote affirme est de la nécessité de l'*ars* en se fondant sur la *natura*, sans perdre la passion.

La jeunesse est en effet un moment capital pour la formation de *natura*, parce que, comme nous l'avons déjà évoqué, la partie qui a le *logos* n'est pas achevée dès la naissance. En suivant le désir, les jeunes trouvent des occasions d'exercer leur faculté intellectuelle pour acquérir le jugement droit. C'est le moyen de développer ce que nous possédons dès la naissance et le seul moyen de parvenir au bonheur. Nous avons déjà montré la réformation de Julien Sorel grâce à l'harmonie dans son âme et c'est cette vertu qui lui permet de trouver enfin son bonheur dans "la vie tranquille". Ce changement est également visible pour les deux autres protagonistes. La transformation de Marianne grâce à l'acquisition de sa raison droite, nous pouvons la découvrir dans son comportement après s'être rétablie de la grave maladie où l'a jetée son excès de sensibilité : « sa conduite montra que la volonté de se contenir d'une façon raisonnable était entrée dans son esprit (...) Elle ne parla pas beaucoup, mais ce qu'elle disait respirait la bonne humeur, et si un soupir lui échappait parfois, elle le corrigeait toujours

par un sourire »²³² La suite de son discours montre que son changement est dû à l'expérience et à son propre travail, c'est-à-dire à l'*ars* : « ma maladie m'a permis de réfléchir. Elle m'a donné le loisir et le calme pour un sérieux examen de conscience (...) l'automne dernier, qu'une série d'imprudences envers moi-même, et un manque d'égards pour les autres. J'ai vu que j'avais moi-même été cause de mes maux et que mon manque de courage pour les supporter m'avait presque conduite au tombeau »²³³. A cette phase, elle peut finalement comprendre elle-même la nécessité de la raison et que c'est cette vertu qui manquait à son bonheur.

Quant à Wilhelm, nous pouvons constater l'importance de l'harmonie entre la passion et la raison par le résultat qu'il obtient après l'acquisition d'une telle vertu. En renonçant raisonnablement au métier de l'acteur qu'il a passionnément désiré, il trouve sa place celle qui convient profondément à ses capacités et à son désir dans la société de la Tour. Nous pouvons l'affirmer dans son estime envers cette communauté: « c'est dans cette société, je puis bien le dire, que j'ai eu pour la première fois une conversation, que pour la première fois le sens intime de mes paroles m'est revenu de la bouche d'un autre, plus dense, plus plein, plus étendu »²³⁴.

En apprenant le respect d'autrui, et l'équilibre de la passion avec la raison, les protagonistes réussissent à développer et à améliorer leur nature. A travers le dénouement de ces romans, l'importance et la nécessité de cette harmonie semblent indiscutables, et nous pouvons trouver au travers de celle-ci l'harmonie entre l'individu

²³² Jane Austen, *Raison et sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 10/18 domaine étranger, 2009, p337 (Ch.46)

²³³ *Ibid.* pp340-341

²³⁴ Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*(1796) trad.B.Briod, Paris, Gallimard, 1954, pp545-546 (Ch.V, V.VII)

et la société, comme il apparaît dans la pensée de Wilhelm : dans la société où il est entré, il ne perd pas son individualité, au contraire elle lui permet d'épanouir et d'enrichir sa personnalité. En effet, dans les pensées d'Aristote et aussi dans le roman de formation, cette dernière est essentielle. Parce que pour eux, chaque homme doit trouver sa place adaptée à ses dispositions et la finalité de l'homme est de trouver sa place pour chacun et la formation est une préparation pour cette finalité.

La transformation des trois protagonistes, fondée sur l'harmonie, ne montre jamais la perte totale de soi afin de s'intégrer dans la société et ils ne sont pas décrits comme médiocres à la fin des romans, et c'est justement dans ce changement que nous avons pu trouver la totalité de l'homme.

Le développement des jeunes est une idée générale et un phénomène naturel. Cependant, Aristote donne un sens spécial et original à ce concept du développement des jeunes en créant une forme de totalité par ces trois moments et termes : *natura*, *ars*, *habitus*. Après l'étude de sa théorie, nous comprenons mieux la nécessité de l'*ars*, l'importance de *natura* et la valeur de l'harmonie. La théorie aristotélicienne nous a permis de mieux comprendre l'objectif des romans de formation et également de trouver une nouvelle structure dans ce genre.

Dans notre travail, nous nous sommes particulièrement attachés à l'harmonie entre la passion et la raison en nous appuyant sur la théorie aristotélicienne, ce qui nous a permis d'élargir le champ de la recherche des romans de formation.

Cependant, dans les romans de formation, il reste encore de nombreux éléments à découvrir et à étudier en appliquant la théorie d'Aristote. Ce travail nous permettra de découvrir encore une nouvelle perspective dans ce genre littéraire et d'approfondir la recherche des romans de formation d'aujourd'hui.

Bibliographie :

I.Les textes littéraires :

I.A. Les textes du corpus d'étude :

GOETHE, Johann Wolfgang. *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1796) traduction de l'allemand par Blaise Briod (1954), revue et corrigée Bernard Lorthary, 1999, Paris, Gallimard, 789p.

STENDHAL. *Le Rouge et le Noir* (1830), préface de Jean Prévost (1951), édition établie et annotée par Anne-Marie Meininger, 2000, Paris, Gallimard, 825p

AUSTEN, Jane. *Sense and Sensibility* (1811), London, Penguin Classics, 409p

AUSTEN, Jane. *Raison et Sentiments*, traduit de l'anglais par Jean Privat, 2009, 10/ 18 Domaine étranger, 382p

I.B. Autre texte littéraire :

AUSTEN, Jane. *Oeuvres romanesques complètes*, édition publiée sous la direction de Pierre Goubert, 2000, Paris, Gallimard, « l'orgueil et le préjugé » pp561-875

II. Les textes théoriques et critiques :

II.A.a. Etudes portant sur *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* :

LUKACS, Georg. *La théorie du roman* (1920). trad. de l'allemand par Jean Clairevoye, 1968, Paris : éd. Denoël. « Chapitre 3. Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister comme tentative de synthèse », pp.131-144

II.A.b. Etudes sur Goethe :

La nouvelle Revue Française Hommage à Goethe rédigé par Ernst Robert Curtius, NRF, 1991, « Goethe ou le classique allemand » pp3-32

II.B.a. Etudes sur les oeuvres de Stendhal :

CROUZET, Michel. *Stendhal en tout genre*, 2004, H.Champion

II.B.b. Etudes portant sur *Le Rouge et le Noir* :

CROUZET, Michel. *Le Rouge et le Noir essai sur le romanesque stendhalien*, 1995
Paris, éd. P.U.F

II.C. Etudes sur Jane Austen et sur Ses oeuvres :

A Companion to Jane Austen, rédigé par Claudia L. Johnson et Clara Tuite, 2009,
WILEY-BLACKWELL, (« *Feminisms* » écrit par ViVien Jones pp282-303, et « *Moving*

In and Out : The Property of Self in Sense and Sensibility» écrit par Susan C. Greenfield, pp91-100, et « *Sentiment and Sensibility : Austen, Feeling, and Print Culture*» écrit par Miranda Burgess, pp226-236

II.D. Théorie du Bildungsroman et du roman de formation :

BANCAUD-MAËNEN, Florence. *Le roman de formation au 18^{ème} siècle en Europe*. 1998, Paris, Nathan Université

BANCAUD-MAËNEN, Florence. « Le Bildungsroman allemand : synthèse et élargissement du roman de formation? ». *Roman de formation, roman d'éducation dans la littérature française et dans les étrangères*, sous la direction de Philippe Chardin. 2007, Paris, Kimé, pp39-54.

CHARDIN, Philippe, « Avant-propos ». *Roman de formation, roman d'éducation dans la littérature française et dans les étrangères*, sous la direction de Philippe Chardin. 2007, Paris, Kimé, pp7-20.

II.E. Théories aristotéliennes :

ARISTOTE, *Économique*, texte traduit et annoté par André Wartelle, 1968, Paris, Les belles-lettres

ARISTOTE, *Éthique à Eudème*, introduction, traduction, notes et index par Vianney Décarie, 2007, Vrin

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, traduction et présentation par Richard Bodéüs 2004, GF Flammarion

ARISTOTE, *Politique*, (Tome III, Livre VII), texte établi et traduit par Jean Aubonnet, 1986, Paris, Les belles-lettres

ARISTOTE, *Rhétorique*, présentation et traduction par Pierre Chiron, 2007, GF Flammarion

MACINTYRE Alasdair, *Après la vertu*, 1997, Paris, P.U.F.

CASSIN, Barbara. *Aristote et le logos, Contes de la phénoménologie ordinaire*, 1997, Paris, P.U.F

VERGNIÈRES, Solange. *Éthique et politique chez Aristote, physis, êthos, nomos*, 1995, Paris, P.U.F

II.F. Théories philosophiques :

DU CYGNE Martin, *Explanatio rhetoricae*, [plus tard : Fons eloquentiae], Cologne, veuve J. Widenfelt, 1670, « ARTICULUS VIII *Adjuncta* »

QUINTILIEN, *Institutioin oratoire*, (Livre V, Ch. 10), texte établi et traduit par Jean Cousin, 1976, Paris, Les belles-lettres, pp127-162

II.G.Théories littéraires :

BRUNN Alain, *Puissance de l'imagination*, 2006, GF Flammarion

SOUVILLE Odile, *L'homme imaginaire de la philosophie esthétique de Bachelard*, 1995, Lettres modernes

III. Dictionnaires et encyclopédies :

ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS FRANCE, 2002, Corpus 15, éditeur à Paris.
« Nature et Culture » rédigé par Françoise ARMENGAUD. pp895-899.

Dictionnaire européen des Lumières, sous la direction de Michel Delon, 1997, Paris, P.U.F. « ÉDUCATION, INSTRUCTION ET PÉDAGOGIE » rédigé par Fritz-Peter HAGER. pp371-373.

Le *Littré*, le dictionnaire de Référence de la langue française, 2007, Garnier,
« Politesse » p222

Littré le dictionnaire de la langue française, Tome7, 1973, Paris, Gallimard Hachette,
« Sensibilité » pp28-29

Dictionnaire des synonymes de la langue française, 1946, Paris, Larousse,
« Sensibilité » p541

The Oxford English Dictionary, redaction dirigée par J.A. Simpson et E.S.C. Weiner, 1989, Clarendon press, « Sensibility »(V. XIV), p982, « pride »(V. XII), p463

VI. Articles :

GOYET, Francis. *La notion éthique d'harmonie dans les Essais : articuler l'art et la nature.*

GOYET, Francis. Théorie ancienne de l'art.

Annexe :

Présentation des romans

STENDHAL

Le Rouge et le Noir (1830)

Le héros du roman, Julien Sorel, est un fils du charpentier à Verrières dans la région de la Franche-Comté. C'est un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible et délicat en apparence, mais qui cache dans son for intérieur une ambition très forte pour réussir dans la société. Pour réaliser cette ambition, cependant, sa classe social est une entrave. L'époque de ce roman n'est plus comme l'époque de Napoléon. C'est la raison pour laquelle Julien décide de devenir prêtre - seule carrière qui puisse lui permettre de réaliser son but. Il montre dès le début des dispositions extraordinaires dans le domaine de la théologie et en latin. L'histoire du roman se déroule en mettant ainsi au centre la formation de ce jeune héros qui est passionné pour faire fortune dans la société avec ses dispositions innées.

Le roman est composé de deux parties et pour chaque partie, il apparaît une femme qui influence le héros. Dans une première partie, Mme de Rênal, la femme du maire de Verrières et dans la deuxième, Mathilde, la fille du marquis de La Mole à Paris.

La première partie commence par la réussite du héros pour entrer comme précepteur chez M. de Rênal. C'est une première promotion pour lui et à cette occasion, en récitant par coeur le Nouveau Testament, il gagne le respect de tous chez M de Rênal et c'est même un premier pas vers l'amour de Mme de Rênal (qui naîtra réellement à le voir auprès de ses enfants). Dans cette partie, l'auteur montre surtout l'influence de Mme de Rênal sur l'intérieur du héros : il trouve le véritable bonheur en passant le temps avec elle. Jusqu'à la rencontre avec elle, il ne connaissait que l'ambition pour faire fortune, mais avec elle, il découvre un plaisir qu'il n'a jamais ressenti jusqu'alors et il oublie un moment son ambition. Cependant leur relation est dévoilée par une lettre anonyme. Il doit quitter la maison de M. de Rênal; il entre au séminaire.

La deuxième partie commence par l'entrée dans un nouveau monde, à Paris. Julien réussit à trouver sa place dans la haute société : il travaille pour le marquis de La Mole comme secrétaire. Chez ce marquis, Julien rencontre Mathilde. Le héros est attiré par elle, plus exactement par ses "fortunes" : sa naissance, sa fortune, son pouvoir et sa beauté en tant que fille du marquis à Paris. Par la rencontre avec elle, l'ambition du héros est de nouveau mise en jeu. Julien oublie l'amour pour Mme de Rênal et il aime Mathilde et celle-ci l'aime également. Après être informé que Mathilde attend un enfant, le marquis de La Mole est obligé de donner à Julien le statut de noble et la fortune. Ainsi Julien réussit-il à parvenir à son but. Mais son succès ne dure pas longtemps. Mme de Rênal écrit une lettre pour révéler l'infidélité de Julien et son ambition, et le marquis de La Mole la reçoit. Après cet événement, Julien part immédiatement à Verrières pour assassiner Mme de Rênal. Mme de Rênal est blessée, mais la blessure n'est pas mortelle. Julien est arrêté, jugé au tribunal et guillotiné.

Le roman finit par l'enterrement de Julien par Mathilde dans la grotte dans la grande montagne qui domine Verrières. Julien a finalement choisi cette grotte pour reposer éternellement et son choix du lieu signifie ce qui était le plus précieux dans sa vie : le temps avec Mme de Rênal à Verrières. Ce dernier choix montre également l'achèvement de sa formation, car à la fin de sa vie, il retrouve finalement son véritable bonheur dans l'harmonie entre sa passion et sa raison.

GOETHE

Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister (1796)

Le héros du roman, Wilhelm est un jeune homme bourgeois, passionné de devenir comédien dans le théâtre. Le sujet essentiel du roman est le développement de ce jeune héros avec la combinaison d'influences extérieures et de ses capacités innées. Au moment de sa jeunesse, il suit son rêve avec l'ardeur de jeunesse en croyant que c'est le théâtre qui lui permettra d'accéder à la culture universelle et à l'épanouissement de toutes les virtualités personnelles accessibles autrement aux seuls nobles. Mais en étant confronté aux réalités difficiles et au travers de la rencontre avec des gens qui appartiennent aux divers niveaux sociaux, il apprend peu à peu regarder la réalité dans le monde. En jouant le rôle de Hamlet, il comprend que le théâtre n'était pas sa véritable vocation, que ce n'était qu'une illusion pour lui. Cependant, la fin de ce roman n'est pas

la simple désillusion - ni la passion déçue du jeune bourgeois -, parce que c'est grâce à ses errances théâtrales que Wilhelm réussit à trouver son destin réel - grâce à la Société de la Tour. Son erreur devient alors une erreur féconde, nécessaire pour parvenir à sa maturité et se connaître lui-même. Le héros « sort d'un idéal vide et indéterminé pour entrer dans une vie réelle et active, mais sans perdre la force qui idéalise ». ²³⁵

Le roman est composé de VIII volumes et jusqu'au cinquième, l'auteur décrit le héros qui suit passionnément son rêve, ainsi que la force et la valeur de la passion. Au premier volume, Wilhelm rencontre Mélina qui était acteur et converse avec lui sur le métier de comédien. Ici, Mélina lui apprend la difficulté et la réalité du théâtre. Mais ce que Wilhelm croit alors n'est que l'aspect positif du théâtre et il progresse avec l'ardeur de jeunesse. Jusqu'au cinquième volume, Wilhelm rencontre plusieurs types de gens : des bohémiens (Philine, Laertes, Mignon et le harpiste), un acteur et une actrice (Serlo et Aurélie), des nobles (le comte, le baron, le courtisan). A travers la relation avec eux, Wilhelm va expérimenter le monde théâtral. Ses propres expériences lui permettent peu à peu de voir ce qui n'était pas visible au début et il apprend alors la réalité et la vérité dans le monde. Sa désillusion vient après la représentation du *Hamlet* de Shakespeare pour lequel il s'est enthousiasmé et qu'il a respecté le plus jusqu'alors. A ce stade, il comprend finalement qu'être acteur n'est pas sa vocation. Il se rend compte de son erreur, mais c'est à partir de là que son éducation commence : par cet échec, il apprend l'importance et la nécessité de l'harmonie : celle entre la réalité et l'idéal et aussi celle de l'adéquation entre son désir et l'exigence de la société. Aux VIIème et VIIIème volumes de *Wilhelm Meister*, l'auteur se consacre à décrire la transformation de la personnalité du héros par l'éducation, surtout l'éducation morale par les mentors : Wilhelm rencontre Lothario et l'abbé qui l'orientent vers la direction droite et grâce à eux, il réussit à trouver sa véritable vocation et entre dans la Société de la Tour qui lui permet d'épanouir ce qu'il possédait dès sa naissance. Wilhelm trouve enfin sa place dans la société sans renoncer au soi.

JANE AUSTEN
Sense and Sensibility (1811)

Dans le roman, Austen décrit la formation des deux jeunes héroïnes : Elinor et

²³⁵ Schiller à Goethe, 8 juillet 1796, Hamburger Ausgabe 7, p642

Marianne. Elles sont soeurs, et toutes les deux intelligentes, affectueuses et belles. Mais leur caractère est contrasté. Elinor a des sentiments profonds, mais sait les gouverner, et elle est une personne raisonnable; au contraire, Marianne est passionnée en toutes choses, et déteste modérer ses sentiments par la raison. Le roman est composé du contraste de leur caractère et de leur action. A travers ces contrastes, Austen montre l'importance et la nécessité de l'harmonie entre la raison et les sentiments au moment de la formation de la personnalité.

Le roman se déroule par l'histoire d'amour des deux héroïnes. Elinor rencontre Edward qui est le fils aîné d'une famille riche. Son caractère était timide et n'était pas particulièrement séduisant à première vue. Mais Elinor connaît peu à peu la nature ouverte et le caractère affectueux d'Edward et elle commence à être attirée par lui. Marianne rencontre Willoughby, un jeune homme extrêmement beau, élégant et au caractère passionné comme celui de Marianne. Elles choisissent l'une et l'autre l'ami qui convient à leur caractère. Mais au cours du roman, elles sont confrontées aux obstacles : Edward s'était fiancé avec une autre jeune fille, Lucy qui est belle, mais manque totalement de délicatesse, de rectitude et de fierté d'esprit; Willoughby se marie avec une autre femme, Miss Grey pour sa fortune. Il était en réalité égoïste et gaspilleur. Mais dans ces situations similaires, Elinor et Marianne agissent différemment: Elinor agit en s'appuyant sur sa raison et essaye de se tenir soi même dans une situation difficile. En revanche, Marianne s'abandonne au chagrin et son excès de sentiments la mène presque à mourir. Après sa guérison, Marianne se rend compte finalement de son erreur et de la nécessité de la raison, et à partir de là on peut dire que sa véritable éducation commence.

Dans le roman, Austen décrit l'importance de l'harmonie entre la raison et les sentiments et également celle entre la nature et l'éducation. Cette interaction entre la culture et la nature est montrée partout dans le roman, non seulement par les héroïnes, mais aussi par des autres personnages en soulignant leur défauts -qu'ils soient dus à un manque d'éducation ou à un manque de dispositions innées.

A la fin du roman, Elinor se marie avec Edward et Marianne décide de se marier avec le colonel Brandon en renonçant raisonnablement à Willoughby. L'heureux dénouement pour les deux héroïnes montre l'importance et la nécessité de la vertu qui se situe entre la raison et les sentiments.